

*Contes divers et
rassemblés*

Conte premier

Douleur partagée

Quand ce jour-là j'aperçus mon vieil ami Rufus, jamais je n'aurais imaginé ce qu'il allait me raconter! Je le savais un peu marginal dans le style philosophie de comptoir, emporté ou plutôt inflammable, dirais-je. Quoi qu'il en soit c'était un ami même si quelque peu tourmenté. Jamais on ne l'avait vu refuser une bonne conversation ni une quelconque dispute qu'il avait le chic de garder courtoises.

Il m'apostropha depuis le trottoir d'en face bien avant que, nous croisant, j'aie pu pu le saluer.

- Phileas! Mon cher Phileas, si tu savais ce qui m'arrive! s'exclama-t-il.

-Salut Rufus, rien de grave au moins? répondis-je.

-Cela dépend de quel point de vue on se place, fit-il d'une voix exprimant une sorte de confidence tragique.

-Écoute, Rufus, je n'ai pas vraiment le temps là, j'ai un rendez-vous et...

-Aucune importance! Ce rendez-vous n'existe de toutes façons que dans mon esprit! Il suffit que je le veuille, et je le veux, et il disparaîtra de l'univers, fit-il d'un air entendu.

-Alors il faudra le vouloir plus fort Rufus, car il me semble que...hésitais-je mi-agacé mi amusé par ce que je pensais être la dernière excursion philosophique de mon ami.

-As-tu entendu parlé de la théorie philosophique du solipsisme, m'interrompit-il ?

-Nous y voilà, lui dis-je, et de quoi s'agit-il encore cette fois?

-Soit, je te fais une concession et dans un moment tu mesureras son ampleur, marchons de conserve vers ton rendez-vous et je t'explique en route. D'accord?

-Soit! répondis-je vaincu par tant d'enthousiasme et de sollicitude à la fois.

Nous marchâmes donc côté à côté.

-Le solipsisme, reprit-il après quelques instants, est une théorie selon laquelle je suis seul dans l'univers et, pire que cela, tout, absolument tout est une création de mon intellect ou de mon esprit, si tu préfères.

-Et que dois-je penser d'une telle chose, moi, Rufus?

-Mon pauvre Phileas, en tant que créature tu n'as que l'illusion de penser! Que dis-je? Fit-il en levant les bras au ciel, j'ai l'impression que tu penses parce que c'est ma volonté. Je produis tout, y compris la moindre de tes répliques.

-Pourtant, j'ai bien l'impression d'exister indépendamment de toi, soit dit sans vouloir te vexer, Rufus.

-Non! Non! Pas du tout, c'est moi qui suis convaincu que Phileas Grimlen, mon ami ici présent est un être indépendant! En fait tu n'existes pas ainsi!

-Un peu comme lorsqu'on rêve? tentai-je de comprendre.

-C'est une excellente analogie! sourit-il. Il attendit un moment, puis, plus sombre ajouta -mais les rêves les mieux rêvés peuvent lentement se détériorer et tourner en cauchemar...

-Allons Rufus, que se passe-t-il donc? m'inquiétai-je.

-La théorie du solipsisme existe depuis l'antiquité et n'a jamais pu être réfutée. Le savais-tu?

-Ma foi, son créateur n'a apparemment pas survécu à sa création, ce serait plutôt le contraire non?

-Pas du tout, j'ai créé un monde dans lequel il y a une antiquité au cours de laquelle le solipsisme a été inventé, mais c'est *moi* qui ai inventé le tout! Restons cohérents!

-Bien, fis-je conciliant, ton esprit est la seule chose qui est et tout le reste sont ta création ou ton rêve comme tu dis. Pour l'instant tu crées une conversation entre toi et l'un de tes avatars, à savoir moi, ton serviteur et ami. Tout n'est que décors et carton pâte engendrés par Rufus le dieu solitaire. Soit, et alors? Où veux-tu aller avec tout cela?

Il s'arrêta brusquement et me regardant pathétiquement dans les yeux, il me dit: Phileas, je me suis fait mal au genou...

-Ah, ça alors! Compatis-je mi-figue mi-raisin. Dieu aurait-il fait une mauvaise chute?

-Ne raille pas, pauvre élément de décor! reprit-il en souriant, ce qui me soulagea tout de même un peu étant donné l'intensité dramatique que Rufus met en toute chose.

-Je suis bêtement tombé et, en tentant de me retenir, ma jambe est passée sous moi et mon genou a produit une sorte de déclic bizarre, un "cloc" qui me parut de mauvaise augure rapport à son fonctionnement futur.

-As-tu ressenti de la douleur, ô dieu Rufus?

-Évidemment! Pas tout de suite mais une heure après, oui, en effet! Le monde que j'ai produit et dans lequel je me produis est respectueux de règles strictes!

-Oui, les lois de la physique, de la chimie et tout cela?

Interrogeai-je en souriant.

-Exactement, tu m'as bien compris! asséna-t-il farouchement. J'ai même été consulter pour m'assurer que rien de grave ne s'était passé dans l'articulation...

-Ah, mais, un petit effort de ta part ne pourrait-il modifier cet état de chose malencontreux? Sommes toutes, c'est un peu toi le patron...insinuai-je.

-Mais pas du tout! N'aurais-tu rien compris finalement?

-Oh, moi, je n'existe pas vraiment alors...

-Ne m'embrouille pas! Je m'imaginais seulement avoir créé avec toi un avatar un peu plus vif d'esprit! C'est tout!

-Merci du peu, fis-je sévère.

-Il n'y a pas de quoi! fit-il magnanime.

Nous continuions à marcher et je trouvais que si son genou avait été blessé, il n'en restait vraiment pas de trace.

-Il semble que rien de grave ne te soit arrivé finalement, tu ne sembles plus souffrir de ce genou? demandai-je

-Exactement! Mais là où je trouve que le bât blesse, c'est ceci: alors que, à partir de la douleur et de la presque impossibilité de monter ou descendre un escalier, en moins de deux jours je passais à la marche insouciante dans laquelle tu me vois et dans le même temps ma femme s'est mise à souffrir du genou, ma mère, pourtant alitée: même chose, ma fille a fait une chute et s'est blessée à ce même genou et pour couronner le tout, alors que je fonctionnais à l'hôpital,

l'une des infirmières, en revalidation ô ironie du sort, se précipite pour porter secours à une patiente débutant une crise de je-ne-sait-plus-quoi, et vlan! Elle fait une chute dans le couloir. Bilan, une rotule cassée! Et comme tu ne l'ignore pas...la rotule fait partie du genou!

-Il est vrai que ces coïncidences sont...

-Coïncidences? Mais cela ne se peut pas! C'est au contraire une preuve que le solipsisme est une réalité et que par pur réflexe j'ai...comment dire... j'ai échoué à m'éviter un petit accident et inconsciemment je l'ai pour ainsi dire dilué sur mes proches!

-Une sorte de divinité baveuse au fond, insinuai-je

-Que veux-tu dire? s'inquiéta-t-il.

-Je veux dire que solitaire dans l'univers que tu as produit, le personnage central, à savoir Rufus le Grand, dilue sur ses proches avatars des bobos un peu douloureux. Ce ne serait pas une sorte de signe de décrépitude divine?

-C'est ce que je crains figure toi et qui sait jusqu'où cela peut aller?

-Quoi des mauvaises humeurs qui font taches d'huile, des migraines contagieuses, des courbatures transmissibles?

-Oui, je trouve alors l'idée du solipsisme difficile à vivre.

-Bof, fis-je, finalement tu es dans ce cas responsable de tout, alors un peu plus un peu moins...

-Oui, mais mes proches... et de façon si réflexe comme si il y avait une sorte de règle de conservation de la douleur globale... Je trouve cela inquiétant.

Il paraissait en effet très inquiet et comme hanté par cette idée. Je m'arrêtai car j'étais arrivé à mon lieu de rendez-vous.

-Je suis arrivé! A une prochaine mon cher Rufus!

-Ah, tu as rendez-vous chez l'ostéopathe?

-Oui, fis-je en sonnant et en accédant dans le hall.

Il partit ruminant je ne sais quelles pensées assez sombres. Je refermai la porte et m'installai dans la salle d'attente. Je crois que j'avais bien fait de ne pas lui dire que je venais consulter à cause d'une soudaine douleur au genou.

Aujourd'hui encore, parfois je me demande...

Conte deuxième

*A cause du liquide
rouge*

Ce jour-là mon ami épisodique Rufus Plapietz avait voulu célébrer une sorte de syzygie entre un beau ciel printanier, une terrasse de brasserie ensoleillée et notre rencontre fortuite comme le sont la plupart de nos rencontres d'ailleurs.

-Phileas! Je considérerais comme une sorte de chose contre nature un éventuel refus de t'asseoir ici avec moi quelques instants! me déclara-t-il en fronçant les sourcils de manière sévère.

-Et moi, mon cher Rufus, je ne suis certes pas assez courageux pour affronter en même temps ta désapprobation et un apéritif manqué! répondis-je en lui faisant un clin d'oeil.

Nous nous assîmes et goûtâmes un moment le silence relatif de ce quartier piétonnier, la douce chaleur du soleil de mai et la perspective d'un nectar agrémenté d'une conversation.

Un garçon sympathique vint s'enquérir de nos souhaits et partit chercher nos commandes.

Je me dis que le moment était bien choisi pour attaquer ce bon Rufus avec quelque chose d'incontournable pour son esprit cartésien.

-Tiens, Rufus, dis-je, il m'est arrivé quelque chose de bizarre.

-Il t'arrive toujours des choses bizarres, répondit-il, cela fait partie de ta manière de voir.

-Regarde cet anneau, lui intimai-je. Oui! Ici à l'auriculaire de ma main gauche.

-Je le vois très bien! Sa place est normale pour un objet en or, placé au doigt du même nom. Enfin,

l'annulaire aurait été bien aussi pour un anneau. Comme je te connais, tu vas l'introduire dans une de tes petites histoires comme ingrédient magique! Attention, pas de plagiat, on a beaucoup écrit sur les anneaux magiques! se moqua-t-il.

-Il ne s'agit pas d'une histoire mais bien d'événements réels!

Le garçon nous apporta nos commandes et je commençai à siroter un Picon au vin blanc amer à souhait. Rufus ingurgita une lampée de bière d'abbaye en se faisant une moustache blanche de fermentation mousseuse.

-Pour toi, le réel est assez... euh! large! dit-il en se pourléchant.

-Juges-en alors, Monsieur le scientifique!

-Soit, parle alors! de quoi s'agit-il?

-Il s'agit de liquides rouges et de cet anneau! La première fois, je m'en souviens très bien, je discutais avec mon épouse quand j'ai heurté par hasard mon verre à vin avec l'anneau. Il en résulta un son de cloche très gracieux ma foi.

-Bon, fit Rufus, et alors?

-Alors? Une minute plus tard je renversais mon verre et le vin rouge dont je venais de le remplir se répandit...

-Triste perte, j'en conviens, fit Rufus, mais si le premier coup par le son harmonieux qu'il produisit, t'avait averti que ton verre était vide, le second le vida aussi sec, si je puis dire, sourit-il.

-Pas du tout! Je l'ai renversé de l'autre main! Mais ce n'est pas tout!

- Ah! Ah! Voici venir enfin la chose intéressante...
- Quelques temps plus tard, le lendemain je crois, mon anneau cogna une petite bouteille brune de pharmacie et qui contenait de l'éosine.
- De l'éosine? interrogea Rufus.
- Oui, une sorte de mercurochrome que l'on met sur les blessure pour les désinfecter et les assécher aussi.
- Ah bon. Soit, tu la cognes et puis... Ne me dis pas que tu la renverses?
- Si! Après quelques instants, voulant la prendre par le capuchon vissé, celui-ci, qui était en fait fendu et brisé, me reste dans les mains et la petite bouteille tombe, heureusement dans l'évier de la salle de bain, mais non sans lancer des éclaboussures écarlates sur ma chemise propre, mon nouveau pantalon, la baignoire, etc.
- J'entends d'ici ta voix proférant jurons et malédictions! se moqua Rufus.
- Tu entends très bien! Mais moi, ce qui m'intrigue c'est cette succession temporelle fatale: Un coup de l'anneau sur du verre d'abord et ensuite du liquide rouge répandu!
- Ah!Ah!Ah! Rufus s'étranglait de rire. Phileas! Mon cher ami! Mais c'est la porte ouverte à toutes les superstitions!
- Oui, je sais, lui répondis-je, mais quand cela t'arrive... Tu ris moins!
- Si encore cela t'était arrivé une centaine de fois! mais deux seulement et tu t'inquiètes? Ah! Monsieur Skinner doit se retourner dans sa tombe!
- Comment cela? Qui est ou fut ce Skinner? D'ailleurs

cela m'est arrivé encore par la suite!

-Combien?

-Ben, deux fois doivent être mises dans le compte: La première est celle où ma femme d'ouvrage a elle-même renversé de l'éosine sur mon tapis plain!

-Avais-tu donné un coup d'anneau cette fois là?

-Euh, non à vrai dire je n'en sais plus rien... Mon attention n'avait pas encore été attirée par...

-Tu ne crois pas si bien dire, mais bon! Continue Phileas...

-Eh, bien, alors que je peignais des cailloux, j'ai voulu, va savoir pourquoi, donner un côté un peu plus brillant à l'un d'eux. C'était un silex cassé sur la face duquel je voulais représenter une sorte de demi lune dans les jaunes en peignant le reste comme s'il avait un peu fondu dans les roses avec des taches rouges aux endroit où le caillou s'y prêtait. Je voulais y écrire comme d'habitude, une petite mention qui était cette fois: *Éclat de lune décroché* avec entre parenthèses: *encore chaud!*

-Ouais, je vois le jeu de mot avec décrocher la lune, avec le silex et les syllabes "rocher" dans ton "décroché", mais soit! Et alors?

-Alors? Ainsi que ma femme me le fit remarquer par la suite, mon caillou était assez mal réussi, elle avait même évoqué un morceau de steak, c'est te dire! Mais je voulais y ajouter une note un peu brillante...

-Les paillettes, le strass qui arrange tout? Mmh?

-Oui, il y a un peu de cela. Quoi qu'il en soit j'ai été chercher un petit pot d'acrylique liquide ayant la couleur rouge, enfin, rose avec reflets, si tu vois ce

que je veux dire, et...

-Ton anneau l'a cogné?

-Je ne pourrais le jurer mais comment faire autrement, le flacon était en verre et fatallement le contact a dû avoir lieu...

-Avec le fameux son cristallin?

-Mais je n'en sais rien! Tout ce que je sais, c'est que finalement dans un moment de distraction, j'ai renversé le flacon qui a répandu son liquide rouge sur la même table que pour le vin, ce liquide a sali mon pantalon et le parquet sur lequel je frotte encore chaque matin.

-Oui, une sorte de pénitence...

-Appelle cela comme tu le voudras! Pour moi, il y a une comme un lien entre mon anneau et les liquides rouges!

-C'est bien ce que je disais, reprit Rufus, tu établis une sorte de loi, un genre de causalité sur un trop petit nombre de cas de figure!

-Je n'établis rien du tout! Je constate des co-occurrences, un point c'est tout!

-C'est ce que font les pigeons de Skinner, ils sont dans des cages séparées, dans l'incapacité de se voir les uns les autres et reçoivent des grains de maïs tous en même temps mais à des moments déterminés par le hasard.

-Je ne vois pas le rapport?

-Le rapport est dans la suite! Après quelques jours de ce traitement, lorsqu'on ouvre les cages, on constate que chaque pigeon a développé une sorte de superstition. L'un tourne sans arrêt sur lui-même, l'autre a un mouvement périodique du cou, un autre

encore soulève périodiquement l'une de ses ailes, etc.
Les variantes sont infinies!

-Tu ne vas pas me dire que...

-Si! Je vais te le dire ainsi que Skinner l'a démontré:
Chacun de ces pigeon a corrélé un mouvement fortuit
comme de tourner sur soi-même, de tendre le cou ou
soulever une aile, à l'arrivée d'un grain de maïs. Cela
ne reflétait encore qu'une sorte de hasard.

-C'est en effet ce que je dirais moi aussi...

-Oui, mais là où cela se corse, c'est quand cela arrive
deux fois pratiquement de suite. Bon! Les pigeons
n'ont guère de mémoire à long terme...

-Et... Qu'advient-il alors?

-Le pigeon se fait "pigeonner" par ses propres
mécanismes de survie. Il conclut inconsciemment sans
doute que le mouvement est indispensable à l'arrivée
du grain de maïs. Il reproduit donc préférentiellement
ce comportement.

-Mais alors... La co-occurrence n'a que plus de chance
encore de se produire! fis-je la gorge nouée.

-Tu l'as dit mon cher Phileas, le nombre de
coïncidences ou de co-occurrences ne peut que croître
entre le mouvement particulier et l'arrivée du grain de
maïs! Pour le pigeon qui désormais porte bien son nom
au sens propre *et* figuré, c'est son mouvement quel
qu'il soit qui CAUSE l'arrivée du grain. Plus il en sera
convaincu, plus il le prouvera!

-Quel piège!

-Dans lequel tu es tombé avec ton anneau et le liquide
rouge répandu! conclut Rufus impérial.

-Oui, peut-être...

-Le problème vient du fait que tu ne fais pas d'expériences contradictoires, comme le pigeon d'ailleurs qui ne compte que les fois où son mouvement donne lieu à l'arrivée d'un grain mais pas toutes celles où cela n'est suivi de rien. La superstition est ainsi, elle ne comptabilise que ce qui la confirme et a un forte propension à pratiquer l'oubli de ce qui la contredit!

-Si je comprends bien, Rufus, je devrais pratiquer la contre expérience, en cognant mon anneau sur du verre sans arrêt afin de montrer qu'il ne s'ensuit pas nécessairement...

Ce faisant je m'amusai à heurter le verre à bière de Rufus qui, pratiquement vide à ce stade de notre conversation, rendit un son mélodieux.

La suite, c'est un Rufus très penaud qui me l'a racontée car, personnellement, je ne m'en souviens pas. Il semblerait qu'un petit transporteur motorisé, autorisé sur ces lieux piétonniers pour cause de service, eût perdu le contrôle de son véhicule et me faucha sur la terrasse. Je fus blessé et alors que je perdais beaucoup de sang, Rufus qui, indemne, grimpa dans l'ambulance, ria dans les brancards jusqu'à ce qu'on me fit une transfusion sanguine. Il obtint gain de cause et c'est sans doute en partie grâce à lui que j'écris ce récit, bien installé dans mon fauteuil favori qui donne sur une large baie vitrée et sur les jardins de l'avenue où j'habite.

Il est vrai que le sang est aussi un liquide rouge, mais la démonstration de Rufus m'avait convaincu. Depuis j'ai cogné mon anneau assez souvent sans la moindre

conséquence. Comme maintenant, alors que j'écris ceci et que j'aperçois mon voisin en train d'entreprendre la peinture de sa grille de clôture. Le son cristallin de mon anneau sur le bord de mon verre d'eau est sans effet, j'en suis certain. D'ailleurs, je n'ai aucune idée de la couleur que mon voisin a choisie même si, en homme prévoyant, il a manifestement commencé à étendre une couche d'antirouille au minium rouge sang. Il me vient lentement à l'esprit que la co-occurrence porte peut-être sur plus de deux faits et qu'en plus de l'anneau qui cogne le verre et le liquide rouge répandu, une troisième donnée est restée inobservée, si ce n'est plus... Au fond, notre cerveau semble plus puissant que celui des pigeons et ainsi vont peut-être nos croyances... Qui dit complexe ne dit pas obligatoirement vrai, qui dit simple non plus d'ailleurs.

Conte troisième

Ces choses élusives

Quand je vis la porte de la cafétéria s'ouvrir sur le froid de l'hiver et laisser entrer quelques flocons tourbillonnants, je ne m'attendais certes pas à y voir s'y encadrer mon ami Rufus tout emmitouflé et l'air plus préoccupé que jamais. Je venais fréquemment dans cet établissement afin d'y écrire dans l'atmosphère chaleureuse des autres, dans le fond sonore de leurs conversations qui restaient généralement feutrées et aussi près d'une boisson adaptée au moment comme ce vin chaud qui fumait légèrement devant moi.

Mais Rufus est comme les tempêtes, il ignore ce qu'il balaie. Quand il m'aperçut, s'en fut fait de moi et il vint derechef s'installer à ma table.

-Bonsoir Phileas! Comment se porte notre vieux Gremlin?

-Il te rappelle que son nom est Phileas Grimlen et non "gremlin" comme se sont plu à le prétendre tous ces gamins à notre école primaire et même secondaire d'ailleurs!

-Tu préfère peut-être Phileas Grimace? Comme disaient certains?

-C'est vrai que tu faisais partie de l'autre groupe de tourmenteurs...

-Allons Phileas, cela ne m'empêchait pas de...

-De t'interposer et de défendre de ton grand corps d'échalas ce petit morveux que j'étais. Mouais. Allez, je te pardonne puisque je ne pourrais faire autrement de toutes façons. Que puis-je t'offrir?

-Un chocolat bien chaud, merci. fit-il comme si enfin je

redevenais humain et non un sombre reproche.

Il porta un regard sur le carnet dans lequel j'écrivais.

-Encore occupé à inventer des choses impossibles pour lecteurs impressionnables? me dit-il avec une lueur dans ses yeux profondément enfoncés dans ses orbites et surmontés de sourcils proéminents.

-Ma foi, on pourrait dire cela. Je me suis lancé dans un conte agrémenté d'un esprit frappeur malicieux qui...

-Je crois que celui qui est frappé, ce serait plutôt l'auteur non? sourit Rufus.

-Je crois que toi c'est Rufus Pieds-plats et non "pieds dans le plat" non?

-Rufus Platpietz est mon nom et tu le sais très bien, mais si tu es de si méchante humeur, je préfère changer de place et...

-Arrête aussi de me taquiner alors!

-Bon, soit! C'est assez curieux tout de même cette coïncidence...

-Quelle coïncidence? questionnais-je un peu inquiet car je connais bien Rufus et ses interrogations à la perpendiculaire de toute chose prévisible.

-Eh, bien, ton histoire de "poltergeist" ou incluant cet ingrédient à tout le moins.

-Ah, bon? Pourquoi cela?

-Je me suis lancé tout récemment dans une étude de tous ces phénomènes souvent mis dans le grand panier des bobards en tous genres appelés "phénomènes paranormaux"!

-Ah, oui! La transmission de pensées, la clairvoyance et les fantômes, les médiums, les auras, les ectoplasmes...

-Je vois que ton vocabulaire en la matière est assez

- étendu... dit Rufus mi-figue mi-raisin.
- J'écris des histoires étranges et des contes, alors...
- Mouais! Eh, bien moi, j'aborde tout cela avec des yeux phi-lo-so-phi-ques!
- Ce qui n'est pas nécessairement fait pour y voir plus clair!
- Môssieur Phileas persifle? Qu'il sache ou plutôt qu'il veuille bien se souvenir au moins que nous avons tous deux fait des études scientifiques même si, aujourd'hui, nous n'en sommes plus des produits très représentatifs!
- Soit! Mais alors, et tes fameux phénomènes? fis-je en serrant mon vin chaud qui avait une fâcheuse tendance à devenir tiède avec ce côté thermodynamique tellement dépourvu de surprise.
- Ce ne sont certes pas MES phénomènes mais bien ceux de milliers, que dis-je, de dizaines voire de centaines de milliers de personnes !
- Je ne m'en plaindrai pas. Ils forment peut-être mon public finalement.
- N'en crois rien! Ce serait même plutôt rare que ces gens apprécient ce genre! Ma théorie vient de..
- Ah! TA théorie...
- Enfin, je le pense, reprit-il avec cet air soucieux et honnête qu'il est le seul à ma connaissance à pouvoir adopter avec sincérité. Je n'ai pas fait encore une étude exhaustive de la bibliographie et je dois donc rester prudent concernant les questions de propriété intellectuelle, ajouta-t-il.
- Bon Rufus, au fait! m'impatientai-je.
- Tout vient de notre quasi certitude que la réalité est,

comme on dit, ins-tru-men-tale!

-Mais encore ? questionnai-je.

-Ah, ne fais pas l'ahuri! Tu sais pertinemment bien que la réalité ne nous apparaît qu'à travers les instruments à notre disposition. Tout le reste est rejeté dans l'irréel, l'imaginaire, l'hypothétique, le...

-Conjectural? osai-je

-Mouais, si tu veux. Donc il y a nos cinq sens et tous les appareils construits pour les compléter depuis la loupe jusqu'à l'imagerie en résonance magnétique, les capteurs de toutes les sortes: acoustiques, chimiques, physiques et le toutim.

-Il n'en reste pas moins, poursuivit-il, que cette fenêtre sur le monde semble large mais...est finie, limitée et laisse donc la place pour une réalité bien plus complexe.

-Et surprenante aussi, dis-je, pourquoi pas...magique?

-Mon idée est que tous ces témoignages d'apparitions mariales, de lutins, d'elfes ou de fantômes voire même de soucoupes volantes ou d'extraterrestres font partie de la réalité mais ont été vus à l'occasion d'un processus émotif.

-Attends, Rufus, toutes ces "perceptions" ou ces témoignages dont tu parles ne peuvent pas être provoqués, produits, programmés à l'avance et donc échappent à...

-Échappent à l'approche scientifique! C'est un peu comme de buter sur un obstacle invisible, on ne peut le préparer en laboratoire!

-Là tu exagères, on peut très bien...

-Bon! Soit! Prenons autre chose comme de tomber

follement amoureux alors! Ou encore d'avoir tout à coup une idée géniale! Tout le monde admet que cela existe sans pouvoir le produire à volonté!

-Admettons. Il y a en effet de très nombreux témoignages de toutes ces... choses qui échappent en effet au monde contrôlé du laboratoire. Et alors?

-Alors? Mais imagine que dans certaines circonstances émotionnelles, la production simultanée de diverses molécules comme dans l'adrénaline par exemple, ouvre un tant soit peu notre fenêtre instrumentale.

-Comme si nous voyions tout à coup dans l'infra rouge ou dans l'ultra violet ou si nous entendions les ultrasons? demandai-je

-Oui! Que verrions-nous?

-Ben... Une sorte de réalité augmentée?

-Entre autres! Mais si nous venions à percevoir quelque chose d'entièrement nouveau? Que ferions nous?

-Je crois que cela me flanquerait sans doute d'abord la trouille! Je serais d'autant plus saisi que la "chose" perçue semblerait animée... Nous avons toujours un lourd passé biologique fait de relations prédateurs proies...

-C'est tout à fait vrai même si c'est idiot!

-Ah? Pourquoi? fis-je un peu vexé.

-Mais enfin parce que si des choses vitales pour nous se cachaient hors de notre fenêtre instrumentale, nous ne serions pas là pour en parler! Si l'évolution a privilégié cette fenêtre qui est la nôtre, c'est qu'elle suffit à notre survie **et** à notre prolifération! Voilà pourquoi, mon cher Phileas!

-Il n'empêche, l'inconnu fait peur. S'il s'agit d'une

chose vraiment nouvelle nous avons peut-être peu de temps pour apprendre avant de...

-Donc ton émotion s'emballe et ta fenêtre, qui sait, s'élargit encore produisant encore plus de...

-OK! Pigé, amplification en boucle, sorte d'effet Larsen! Et alors?

-Alors, ce que tu vois, ou que tu perçois, tu ne l'as jamais, au grand jamais, perçu. Alors? Tu n'as même pas un nom à mettre dessus! Pas une seule référence! Or, on voit ce que l'on conçoit! C'est l'une des grandes hypothèses de la psychologie cognitive et des sciences apparentées.

-Je suppose que je plaquerai quelque chose de connu en rapport avec le contexte sur cette "chose" inconnue.

-Voilà! Tu m'as compris! Ce sera une soucoupe volante par un beau soir étoilé, la vierge marie près d'une grotte ou dans une église, un farfadet près d'un étang, une petite elfe dans un sous-bois, etc.

-Mouais...

-Quoi "mouais" ? Tu admettras que c'est pas mal ficelé! En plus, c'est la culture qui s'est chargée de colporter les images élues que notre pauvre cerveau va trouver dans sa mémoire sans plus.

-Tout cela ne te rapproche pas d'une expérience de laboratoire avec son caractère systématique. Tu en es même loin.

-J'ai pourtant l'espérance d'y arriver, fit-il, au fond, il y a un nombre réduit de type ou de prototypes de phénomènes. Ceux liés aux visiteurs extra-planétaires, aux visiteurs venant de l'au-delà, aux visiteurs venant du ciel ou de l'enfer, à ceux venant des mondes

magiques ou féeriques...

-Dis-moi, Rufus, il y a un sacré point commun tout de même et je n'y avais jamais pensé...

-Quoi cela?

-Ben, il s'agit toujours de "visiteurs", ils viendraient de toutes sortes d'endroits mais... ils visitent et sont surpris en flagrant délit!

-Et c'est le témoin qui ajoute la couche interprétative, bien sûr! Tu as parfaitement raison! Tout cela se résume à cela! Nous sommes observés à notre insu par des sortes de touristes fort discrets et très embêtés d'être par hasard, découverts!

-A leur place, je ne favoriserais pas la démarche que tu as entreprise. Tu vas leur mettre des bâtons dans les roues! lui dis-je avec un léger sourire sournois.

-C'est fait! Me rétorqua-t-il la mine tout à coup assombrie. J'avais développé tout un protocole expérimental et présenté le projet à la faculté des sciences psychologiques et pédagogiques. Il a été refusé sans un mot d'explication autre que l'absence de réponse des références choisis pour évaluer le projet.

-Ne sombre tout de même pas dans la paranoïa. Je blaguais en suggérant un complot...

-Il n'empêche que ces centaines de milliers de témoins se voient systématiquement dépouillés de leur crédibilité pour avoir « vus », même à plusieurs, qui une soucoupe qui un fantôme qui une vierge bienveillante!

-S'ils existent, et ils existent crois-moi mon cher Phileas, pourquoi ce caractère élusif? Pourquoi fuir toujours le contact?

Rufus avait l'air vraiment triste et son visage tragique

reflétait une sorte de désespoir tellement juvénile qu'il me venait des larmes aux yeux.

-Allons Rufus, qui sait, tu vivras peut-être une expérience comme celle-là et...

Il vida son chocolat et se leva presque d'un seul mouvement. Il inspira à fond et murmura:

-Je ne sais s'ils m'évitent ou me craignent mais je n'espère guère une telle expérience. A plus tard Phileas !

Il fit demi tour et dans un tourbillon de manteau repartit vers la nuit enneigée et ses hypothèses fantasmatiques.

Je terminai mon vin à présent quasi "chambré" et sortis à mon tour.

Tout en marchant je repensai à notre conversation et y trouvai une alternative manquante. Et si au contraire nos supposés visiteurs faisaient tout pour être repérés mais que cela marche très mal? Si nos réalités instrumentales respectives étaient à ce point différentes que le contact ne pouvait avoir lieu que de cette façon très peu efficace. Pour eux, nous sommes peut-être des apparitions aussi.

Je souris et fit un petit clin d'oeil à un lutin farceur dissimulé dans le dessin compliqué d'une publicité murale pour des sous vêtements féminins. En levant la tête je pu saluer une elfe grise parfaitement visible dans les flocons de neige. Elle me rendit mon salut. Plus loin encore, parmi les épines d'un pin, un esprit des bois hocha la tête d'un air entendu. Rufus aurait sans doute vu du vent dans les branches d'un gros pin, comme il n'aurait vu que des sous-vêtements ou des

flocons tourbillonnants. Pour moi tout était pourtant
on ne peut plus normal.
Pauvre Rufus, pensais-je.

conte quatrième

La clef

Bruxelles le 13 septembre 2006

A qui cela peut concerner:

Vous avez trouvé cette lettre et, ma foi, en l'écrivant, je souhaitais que ce fût le cas tôt ou tard, mais si possible tard! Je me suis dit qu'il fallait malgré tout laisser une trace aussi ténue soi-même. Je n'en ai pas fait quant à moi, le moindre double et si vous détruisez, perdez, jetez ceci, cette petite trace sera perdue et cela n'empêchera certes pas la Terre de tourner sur son orbite.

Nous (le contexte vous permettra de comprendre ceux que ce "nous" désigne), nous représentons une sorte de dernier carré qui à l'heure où vous lisez ceci, aura quitté définitivement votre monde pour rejoindre le sien.

Car nous sommes des voyageurs, on pourrait même dire des nomades. Nous parcourons tous ces mondes qui se côtoient le long des miroirs et des symétries. Le plus souvent nos visites sont courtes mais, il faut le dire, les mondes visités le plus souvent aussi, sont assez peu accueillants voire même très inhospitaliers.

Quelques uns d'entre nous débarquèrent tout à trac dans le nord de ce que vous appelez aujourd'hui l'Italie, nous y infiltrâmes un peuple qui fut connu par

la suite sous la dénomination « étrusques ». Tous les livres d'histoire s'interrogent encore sur nos origines réelles, est-ce l'Asie mineure, la Macédoine, plus loin encore. Vous avez (c'est à dire vous les habitants autochtones de ce beau monde) vous avez en effet bien détecté deux choses nous concernant.

La première est notre caractère infiltré. Il semble être admis qu'une sorte de caste de nobles venant de l'extérieur se soit introduite dans une peuplade autochtone en y apportant des habitudes très tranchées dont un alphabet proche du grec, le goût pour des sacrifices sanglants et des technologies bien avancées. Notre art, aux productions nombreuses est généralement considéré comme techniquement abouti mais peu original.

La seconde est notre goût immoderé pour les tombes très fournies en objets et moyens de toutes sortes en vue de l'au-delà.

J'avouerai au nom des miens que votre monde si beau et si agréable fit de réels ravages parmi nous. Toutes et tous voulaient y venir pour quelques temps, puis, pourquoi pas, pour s'y installer. Nous dûmes donc procéder à cette infiltration que le peuple receveur n'eut certes pas à regretter. Il est au fond sorti de son obscur destin grâce à notre venue.

Notre goût pour le sang a été mal compris, surtout quand il nous cantonna bien plus tard dans celui de buveurs de sang. Voyez-vous, nous voyageons non pas dans l'espace comme vous le faites en vous rendant aujourd'hui sur votre Lune, mais au travers des miroirs et des symétries.

Ces passages, que des auteurs célèbres ont décrits, ces passages ne sont pas toujours sans conséquences. Ainsi la symétrie du miroir produit comme chacun sait un effet main gauche - main droite lorsqu'on y regarde, mais pas lorsqu'on le traverse. Nous devons alors prélever dans le milieu d'accueil quelques molécules bien choisies, les assimiler et notre biochimie interne peut faire le reste. Dès lors nous devenons pour un temps, capables de manger et digérer vos aliments. Ce qui autrement serait impossible et nous obligerait à repartir très vite.

En ce qui concerne votre monde magnifique, pas question de s'en aller comme cela! La chiralité nous a donc toujours obligé à consommer périodiquement de petites et même très petites quantités de votre sang.

Nos tombes étaient des passages vers un au-delà très réel: chez nous! Les objets nous permettaient de nous replonger dans l'atmosphère pour de courtes incursions, vous trouviez en effet assez bizarre notre apparente longévité. Il nous fallait donner le change...

Lorsque les Romains commencèrent à se prendre pour des empereurs, notre tranquillité était définitivement compromise. Ils propagèrent des rumeurs concernant d'hypothétiques buveurs de sang, la situation devint intenable, on profana nos tombes sans en comprendre la réelle fonction.

Nous émigrâmes.

Les forêts profondes nous attirèrent et notre côté élusif, notre morphologie tantôt petite et ronde ou grande et efflanquée, car nous appartenons, nous aussi, à plusieurs races, nous fit assimiler aux

farfadets, gnomes et petit peuple d'une part, mais aussi aux vampires d'autre part! Beaucoup, pour ne pas dire la plupart d'entre nous, se résigna à partir.

Par le plus grand des hasards vous avez même découvert certains de nos écrits sur bandelette. Le reste de nos écrits laissé dans nos tombes consistait en inscriptions anodines et vous pensez à raison en avoir décodé le sens. Mais les bandelettes! Elles résistent toujours à vos efforts. Heureusement d'ailleurs car il s'agit des techniques de voyages « inter-symétriques ». Depuis nos forêts de Transsylvanie, dernier refuge du dernier carré, nous, ceux que vous avez appelé vampires pour quelques malheureuses gouttes de sang et qui aujourd'hui ont heureusement pu se rendre indispensables dans toutes les banques de sang et de transfusion afin d'éviter d'autres malentendu, nous recherchions jusqu'à il y a peu: la Clef! Car nos bandelettes aux signes si reconnaissables dans leur filiation grecque, nos écrits importants et techniques sont évidemment cryptés! Et la clef de cet encryptage avait été perdue! Pardonnez-moi, je m'exprime mal, c'est l'énerverement du départ, nous avions bien sûr un nombre connu d'exemplaires de cette clef. Mais il nous en manquait une! Connaissant votre beau monde mais voyant aussi ce que vous en faites, nous n'avons nulle envie de vous voir trop vite découvrir le voyage « inter-symétrique »!

Donc un dernier carré est resté, malgré vos sangs de plus en plus pollués par le SIDA, les hépatites et les conséquences désastreuses sur nos organismes comme sur les vôtres d'ailleurs.

A vrai dire, la clef avait été localisée, elle se trouvait dans une salle répertoriée sous le label "Étrusque" d'un musée connu en Union Soviétique. Impossible à récupérer! Même lorsque le mur honteux fut détruit et la Russie rétablie et plongée dans la violence et la corruption s'affichant désormais au grand jour, il était trop tard pour penser forcer des moyens de sécurité aussi raffinés. En plus, à ce moment il restait crucial de ne pas attirer l'attention sur cette Clef, petit objet énigmatique pouvant tenir dans un assez petit sac et attribué par vos archéologues à un objet de culte.

Quand j'ai entendu notre chère Adèle, originaire de Roumanie et trans-sylvanienne jusqu'au bout des ongles, raconter sa visite du musée en question, nous expliquer comment elle avait été reçue avec les honneurs, comment elle fut laissée seule dans une salle finalement assez minable libellée « Étrusques »... Je devins très impatient de la rencontrer chez elle sous un motif quelconque pour savoir si elle était bien des nôtres mais aussi si elle avait pu subtiliser l'objet ou le monnayer auprès d'un garde plus vénal que pointilleux. Tout se passa lors d'une réunion d'amis des contes. Adèle ouvrit un tiroir dans lequel j'entrevis la Clef. Elle me regarda à ce moment avec insistance et nous nous comprîmes.

Voilà, je suis là, dernier à passer le miroir et je rends hommage à Lewis qui vous laissa l'une des plus suggestives histoires afin que vous travailliez à nous rejoindre, un jour... Notre monde est beaucoup moins

beau que le vôtre mais il pourrait devenir plus joli par comparaison si vous persévérez dans vos inclinations actuelles.

Ma vie fut longue et mes amours nombreuses. L'opprobre ne me fut pas épargné, l'incompréhension, qui sait la peur surtout... Oui, pour nous, les miroirs ne sont pas des surfaces réfléchissantes mais des portes, d'où de nombreuses méprises sur les soit-disant vampires et leur rapport aux miroirs. Pour l'ail c'est pure légende toutefois. De toute façon personne n'a jamais eu besoin d'être protégé de nous, nous nourrissons à votre égard une réelle affection.

Adieu donc, et encore: merci pour tout!

Signé: Comte Dracula.

Conte cinquième

Ce temps qui passe

Nous avons tous de ces souvenirs feutrés d'après-midi d'hiver qui s'étiraient dans une classe aux odeurs de crayons fraîchement taillés, de colle à froid, de papiers et de livres. Dehors tournoyaient les mouettes, seules à se faire réellement entendre dans ce monde ouaté en attente de neige. Un ciel de plomb gris mettait un couvercle sur notre monde devenu clair-obscur. Dehors la faible lumière venait de partout et de nulle part. Dedans, les tubes au néon délivraient une clarté crue voulue propice à la lecture, à l'écriture, au calcul, à l'attention. Nous étions comme sur une île, loin de tout. Cela rendait la petite classe encore plus intime, les condisciples encore plus proches et la maîtresse faisait figure de commandant de bord d'un navire perdu en pleine mer des Sargasses. Chacun d'entre nous aurait été capable d'actes de bravoure sur un seul de ses gestes. Le temps s'écoulait lentement comme un sirop et pourtant nul ennui, nul empressement non plus d'ailleurs. Le reste du monde était loin, très loin. Je me souviens que j'étais follement amoureux de mon institutrice, c'était le temps où j'étais premier de classe, je pouvais sans peine écouter et regarder dehors et sentir l'odeur chaude des gros radiateurs du chauffage central. Mon porte-plume était prêt entre mes doigts tachés, les encriers de noir et de rouge encore bien fournis après le remplissage du matin. C'était l'âge parfait. Tout était à sa place. Chaque après midi, chaque matin était une large

tranche de vie et vers quatre heures, je savais en rentrant à la maison que le salon de coiffure de maman bourdonnerait d'activité, que ma grand-mère aurait préparé mon goûter et qu'une pile de tartines à la gelée de groseilles ou à la cassonade n'attendrait que mon appétit vorace de petit garçon, juste à côté d'une tasse de lait russe bien chaud.

Dans la classe, même les élèves dissipés avaient une distraction presque silencieuse. On ne pouvait entendre à quoi ils pensaient ou rêvaient et s'ils pratiquaient la sculpture sur gomme, c'était une activité tout aussi calme que le reste.

Curieux écoulement du temps, mémoire étonnamment vive gardée de ces moments délicieux et regrettés, nostalgie aussi alors que mon regard se perdait à travers les vitres de la véranda et se posait sur ce ciel venteux et pluvieux de nos hivers d'aujourd'hui. Je séchais sur l'écriture d'une histoire dont je m'étais étourdiment imposé le sujet. Il me fallait dans le même petit texte aussi court que possible: à la fois le voyage dans le temps, le paradoxe temporel, le pacte avec le diable et un mystère de chambre close.

C'est ainsi que j'en étais venu à penser à l'écoulement du temps et à rouler dans ma tête des souvenirs d'enfant.

La sonnerie d'entrée tinta. Curieux moment! J'allai m'enquérir de l'importun: C'était Rufus! Tellement trempé et d'apparence si penaude que je l'invitai à venir se sécher et se réchauffer.

C'est donc tout naturellement sur le temps et son

écoulement que porta notre conversation.

Ne nous trompons pas, il ne s'agissait pas du temps qu'il *fait* et de l'écoulement de l'eau sur Rufus mais bien du temps qui *passe*. Rufus me donnerait peut-être des idées intéressantes pour mon texte.

-Tu sais, me dit-il après un bref temps de réflexion, toutes ces histoires d'écoulement du temps subjectif ont une assise parfaitement rationnelle.

-Je me doutais bien que tu me dirigerais dans cette direction, Rufus.

-Autant déblayer le terrain non?

-Effectivement, admis-je.

-Donc, c'est une question de fréquence d'échantillonnage. Tu sais, suivant ton état du moment, tes émotions et tout ça, ton cerveau, et par là ta conscience, enregistre un nombre d'événements différent par unité de temps. C'est comme les anciens films, qui ne comportaient qu'une dizaine d'images par seconde et qui donnaient cette allure saccadée des films à la Charlot. Tout le monde semble se déplacer très vite, donc, pour le spectateur à ce moment, c'est comme si tout allait plus vite.

-Oui, ajoutais-je, c'est comme ces plantes que l'on photographie une fois par jour pendant des semaines et que l'on repasse ensuite la séquence en quelques minutes, on voit littéralement la plante grandir, fleurir, mourir... En quelques brefs moments. Mais dans l'autre sens? Parce que ceci marche bien pour les périodes où nous avons l'impression que le temps

"passe" vite, mais le contraire?

-Rien n'est plus facile, s'exclama Rufus, il suffit de prendre beaucoup plus que 25 images par seconde et puis de les passer à cette vitesse, nous avons alors ce que l'on appelle en cinéma un "ralenti"! Et voilà pour les périodes pendant lesquelles le temps semble se traîner lamentablement Tout est dans la fréquence d'échantillonnage.

Rufus avait apparemment la conviction d'avoir mis un point final à notre discussion.

-Cela ne m'arrange pas des masses pour mon histoire, fis-je un peu dépité. Si tout cela se résume à la vitesse à laquelle on tourne les pages d'un livre en lisant parfois une ligne sur deux ou un paragraphe sur deux donnant cette impression de rapidité ou bien en ânonnant les lettres donnant une impression de lenteur...

-Oui, pourtant c'est bien cela! Nous sommes essentiellement des instruments qui engrangent des informations et le monde physique ne se soucie pas de la quantité engrangée par minute, asséna Rufus dans sa vision cartésienne de l'univers.

-Sauf que si cette quantité d'informations est mal calibrée, nous pouvons y voir un élément évolutif défavorable. Au fond, nos fréquences d'échantillonnage comme tu dis sont sûrement adaptées en fonction de notre survie.

-Là je te suis absolument Phileas! Cela rejoint ce avec quoi je te rabâche les oreilles chaque fois que possible... Tu sais, la réalité instrumentale?

-Mouais, mais pas cette fois s'il te plaît! Moi je

voudrais jeter un peu d'huile sur ce joli feu d'artifice rationnel.

-C'est le propre du conteur, non ?

-Le propre du conteur est de tenter aussi de parcourir des chemins inédits. Et qui sait, parfois d'alimenter un cerveau rationnel en hypothèses intéressantes.

-Allez! Accouche!

-Bon, voici! Jusqu'ici ton modèle est un peu l'analogie d'un livre que l'on lirait en même temps qu'on l'écrit. En plus, les pages écrites sont détruites au fur et à mesure. Donc, du passé on ne peut qu'avoir recours à sa mémoire et pour ce qui est du futur, il faut faire des modèles prédictifs à partir de ce qu'on a. Un peu comme les prévisions météo... Le succès dépend du modèle **et** de ta puissance de calcul. C'est un univers qui voyage dans le temps et dont les seules *traces* du passé sont actualisées et voyagent avec lui. Toutes les formes possibles de mémoires.

Notre fameuse fréquence d'échantillonnage, comme tu dis, consiste à pouvoir suivre de plus ou moins prêt l'écriture. Parfois on ne voit qu'une page sur deux, parfois, on lit plus vite que l'on écrit et on attend, etc.

-C'est exactement ça, s'exclama Rufus. On voit ressortir ce qui te reste de...

-Attends! C'est maintenant qu'on va ailleurs!

Imagine au contraire un univers déployé dans l'espace **mais aussi** dans le temps, c'est comme si le livre cette fois était écrit complètement et que nous en tournions les pages plus ou moins vite, ça c'est pour l'écoulement du temps à des vitesses variables, mais cette fois, il se pourrait que ta fameuse réalité instrumentale

permette de voir quelques pages en avant ou en arrière de la page courante. Oh, bien sûr, fugacement! Mais c'est bien de la *clairvoyance* au sens où on l'entend généralement. Si le passé et aussi le futur ont une existence réelle, alors ils pourraient être vus ou lus à défaut d'être visités ou même modifiés.

-Moui, Phileas, je crois que la clairvoyance ne remplacera jamais une bonne prédition scientifique. Surtout que la clairvoyance dont tu parles est un machin qui survient de manière imprévisible et ne peut être provoqué. Sinon, ce modèle du livre déjà écrit n'est pas une idée très neuve! Cela n'apporte pas grand chose, disons-le! Je trouve cela un exercice de l'esprit assez futile si tu veux mon avis!

-J'ai des souvenirs d'enfance de très brefs moments de clairvoyance totalement inexplicables. Ma grand-mère m'a sauvé la vie des griffes d'une sorte de fou qui m'étranglait après m'avoir assommé et cela grâce à un pressentiment qu'elle n'avait d'ailleurs pas formulé mais qui fit que cette seule fois là elle resta à proximité du gamin que j'étais. C'est ainsi qu'elle a pu arriver à temps.

-Comme souvent, tu intervertis sans doute cause et conséquence. Non?

-Comment cela? Demandai-je.

-N'importe qui dont la formation scientifique n'aurait pas été noyée dans le goût pour la féerie, se dirait presque par réflexe que sans doute ta grand mère avait eu ce comportement "suiveur" plus d'une fois mais que tu ne l'as remarqué qu'une fois corrélé à une émotion. Du coup, tu permutes cause et conséquence,

elle ne t'a pas suivi parce que tu allais être agressé, c'est parce que tu as été agressé que tu as remarqué qu'elle t'avait suivi! conclut Rufus visiblement content de lui.

-Bon! Avec tout ça, moi, je n'ai toujours pas résolu mon problème de conte!

-Allez, je vais t'aider, Phileas! Tu m'as donné un abri et une boisson, je suis ton débiteur!

-Toi? Un conte? M'étonnai-je.

-Oui, pourquoi pas? Écoute: Un type voudrait savoir comment il sera dans trente ans alors qu'il en a trente. C'est un angoissé, il a peur de tout et de rien. Bon, alors il invoque le diable, ça il le faut bien! Il fait toutes les simagrées qui vont avec, comme des incantations sataniques, je ne doute pas que tu broderas là dessus. Et, le diable lui apparaît, une hallucination bien sûr, mais pour lui, c'est très réel! Il signe donc de son sang le parchemin sur lequel il avait écrit le contrat.

-Tu peux me dire son contenu? demandai-je.

-Oui! Oh, eh bien, disons... Disons qu'en échange de son âme notre anxieux demande à avoir une vision claire de son futur, dans trente ans et d'être ensuite ramené à son point de départ ici et maintenant! Voilà!

-Je vois le pacte, le voyage temporel demandé mais ni le paradoxe ni la chambre close?

-Oui, c'est juste... Attends...c'est ça! fit-il enthousiaste comme je ne l'avais jamais vu à raconter une histoire.

Notre type suite aux incantations et aux fumigations

et autres ingurgitations de liquides peu conseillés, tombe foudroyé et glisse dans un coma qui devient un coma dépassé. Comme c'est un grand anxieux, il a contracté une assurance qui a pour résultat qu'on le maintient en vie durant trente ans. Quand finalement on le débranche, le choc physico-chimique le réveille!

-Ouf! fis-je assez secoué.

-Il se réveille et juste avant de mourir, il voit et reconnaît ses enfants vieillis, la technologie qui l'entoure et la petite chambre dans laquelle il est entouré de gens et d'appareils. Pour lui, seuls quelques instants se sont passés depuis le pacte. Puis il meurt.

-Bon! très bien Rufus, mais où est mon paradoxe?

-Je vais t'étonner, Phileas, je vais, moi Rufus, imaginer que son âme rejoint le diable qui se frotte les mains en se disant qu'il va engranger une âme.

-Ah ça! Je l'aurais jamais cru venant de toi! m'exclamai-je.

-C'est bien pour te faire plaisir! Donc, le gars réclame car il dit que cela lui fait une belle jambe de savoir le futur si c'est pour mourir ensuite. Le diable fait un signe cabalistique et une petite fenêtre s'ouvre dans laquelle on le voit faire sa séance d'invocation satanique. Le Cornu ajoute: Un contrat est un contrat, nous voici maintenant au point de départ, la boucle est bouclée et vous n'aviez qu'à ne pas vous empoisonner vous-même avec toutes ces saloperies. Vous savez, si on m'appelle tout simplement, je viens aussi, pas besoin de toutes ces pitreries! Mais le gars a de la ressource et ne s'en laisse pas compter! Il dit au diable que le contrat stipule un retour strictement au

point de départ et pas sous forme d'une sorte de vidéo! Le diable le regarde, relit le pacte et disparaît dans un nuage jaune sentant le sulfure d'hydrogène, donc l'oeuf pourri, en signe de fort mécontentement. Notre gars, lui commence à entendre des musiques célestes, son contrat est rompu mais les choses suivent leur cours... Il n'y a pas de retour en arrière! Fin de l'histoire!

-Bravo Rufus! Le diable est confronté à un problème juridique en même temps qu'il renonce à provoquer le paradoxe temporel qui le priverait tout autant de l'âme convoitée prisonnière qu'elle serait dans un cercle temporel sans fin! Merci de tout coeur!

-Y a pas de quoi, fit Rufus bourru.

-Tu sais, repris-je, je me suis demandé pendant que tu racontais une histoire assez conforme à ton modèle de temps dont le grand livre ne comporte que la page, que dis-je, que les lettres en train d'être écrites, je me suis demandé donc si dans l'autre hypothèse dans laquelle le livre existe déjà et où la clairvoyance est possible, les choses se seraient passées autrement.

-Ah, bon? Interrogea-t-il.

-Ben oui! Écoute! C'est le même début mais cette fois le diable lui montre ce que donnera tout cela dans trente ans, la mort suite au réveil d'un coma dans une chambre d'hôpital futuriste très technologique. Mais il lui montre comme l'on consulte les pages d'un livre! Ensuite le diable disparaît, sûr de son coup dans trente ans. On entend un long ricanement. Toutefois, ici le gars survit à ses incantations un rien dangereuses et sachant comment aura lieu sa fin dans trente ans, son

anxiété disparaît complètement! Au contraire, il se mettra à goûter chaque instant de sa vie, à distribuer son affection et à donner peu à peu ses biens et ses avoirs à des gens et des œuvres prometteuses. Il deviendra chéri de toutes et de tous, vivra une vie formidable pendant trente ans. En fait son coma ne dure qu'une seule journée suite à un accident et son réveil suivi de sa mort sont conformes à ton récit.

-Mouais, fit Rufus, mais ensuite?

-Ensuite, comme avec toi, le grand Cornu lui apparaît. Là aussi, il réclame son dû, sûr de son coup. C'est à ce moment crucial que notre gars qui a eu le temps de réfléchir lui dit en substance que tout étant écrit dans le grand livre, passé, présent et futur, il ne pouvait en aucun cas être tenu pour responsable d'avoir signé un contrat avec le diable. Il ajouta que sa seule responsabilité gisait dans l'usage qu'il avait fait de la connaissance de son avenir. Quant à cet aspect, il en était plutôt content. Il termina en se disant même étonné que le diable puisse venir réclamer quoi que ce soit! A ce moment, le diable disparaît comme s'il n'avait jamais existé et des musiques célestes parviennent à ses oreilles. Il se rend compte qu'il entre dans une grande bibliothèque où se trouvent écrites des milliards d'histoires, dans sa main, il tient un livre qu'il remet soigneusement à sa place. Il se met alors en quête d'un autre livre car c'est un lecteur assidu et il sait qu'en fait on ne sort jamais de cette bibliothèque.

-Pas mal, dit Rufus, pas mal... La chambre close est moins clairement exploitée, mais tu arrives à glisser

ton modèle à toi et l'histoire est en effet différente et empreinte de ton indécroitable optimisme...

Bon! La pluie s'est calmée, je vais continuer mon chemin. Merci pour tout.

Je le raccompagnai vers le monde extérieur.

-A propos Rufus, tu es sorti sans le moindre parapluie, chapeau ou cape avec un ciel si menaçant et une météo si pessimiste, que dis-je, une météo précise dans sa prédiction de déluge?

-Oui, pourquoi? fit-il hésitant.

-Ben, dans ton modèle il faut prédire en inférant le futur à partir du présent, alors, autant profiter de la moindre prédiction, non?

-Sachez Môssieur Phileas que je n'ai pas de parapluie, un point c'est tout! Si j'attrape une pneumonie et en meurt, vous aurez une indication supplémentaire que prédire est bien un avantage évolutif et que si je n'étais tout simplement pas sorti de chez moi, j'aurais survécu!

Sur ce, il tourna les talons et s'en alla à grands pas. En refermant ma porte, je remuai en moi la réflexion que la clairvoyance si improbable et hasardeuse ne pouvait donc être qu'un avantage évolutif perdu et désormais inutile... Ou alors en formation et de plus en plus nécessaire.

Son côté imprévisible n'est peut-être que le caractère pataud d'une fonctionnalité nouvelle?

conte sixième

Hommage à Thomas Owen

L'amorce est due à Thomas Owen et décrit l'histoire d'un homme (Fedor Glyn) qui découvre qu'il pèse 2kg900 ce qui correspond exactement au poids de ses vêtements et de son chapeau. Il est nu près de la balance à plateaux domestique, ses effets dans l'un des plateaux et un poids de 2kg900 dans l'autre. Toutes les balances publiques lorsqu'il les interroge de son corps fournissent cette même réponse: 2kg900! Alors qu'il est nu devant cette balance, complètement ahuri en évoquant le poids d'une aile de papillon mort, sa femme entre et l'interroge du regard.

La suite est ce qui est proposé comme exercice. Je me suis permis de renommer à chaque fois les personnage afin d'éviter les confusions.

En voici une première version, la "jaune", couleur du soleil et du beurre...

-Enfin Alfred! A quel jeu joues-tu? s'exclama son épouse Julie.

-Ben, je voulais savoir...eh, je pesais mes... balbutia-t-il

-Si tu crois que ton poids est fort modifié par ces quelques vêtements, mon pauvre ami, tu te fais de douces illusions! se moqua-t-elle.

-Justement, je... amorça-t-il confus tout en cachant non pas sa nudité mais le ventre proéminent qui le

précédait partout de sa rotundité.

-Tu ferais mieux d'entamer un régime adéquat plutôt que de te préoccuper de l'équivalent en tissus adipeux de tes habits, chaussures et même chapeau à ce que j'aperçois! persifla-t-elle avec d'autant moins de pitié que son propre combat contre le poids lui avait fait perdre sa belle humeur d'antan.

-Oui, je sais bien chérie, pure curiosité sans plus, s'excusa-t-il, je t'assure que mon poids me préoccupe! Il ne put s'empêcher d'esquisser une sorte de sourire et commença à se rhabiller.

Sa femme laissa échapper un profond soupir exprimant à la fois son immense patience et sa résignation à être affublée d'un mari assez enveloppé et qui avait ce genre de réaction enfantine après sa première visite chez ce spécialiste des questions de poids et de diététique. Elle se promit de lui téléphoner un de ces prochains jours pour l'informer du comportement naïf de son mari.

Alfred réfléchissait intensément. Il concédait volontiers à quiconque son inclination pour les bonnes choses mais refusait de se considérer comme gros et encore moins comme obèse.

-Si je ne pèse plus que le poids de mes habits, se dit-il, alors je devrais pouvoir faire plein de choses étonnantes. Mes rondeurs cachent tout de même des muscles et une ossature de bonne qualité. Je fus toujours un individu solide. Qu'arriverait-il si je me testais un peu?

-De fait, se dit-il, il me semble marcher de manière un peu bondissante, serait-ce la conséquence de ce que

mon système moteur musculaire ne doit plus propulser que 2kg900?

En quelques heures, Monsieur Alfred Goooday expérimenta la course, le saut en longueur et en hauteur, ce dernier lui donna même l'idée de voler car il s'y essaya presque nu par un bon vent d'est du haut de la colline voisine, il se balada dans le même appareil en tenant à la main un ballon d'enfant à quelques centaines de mètres d'altitude, il fit de l'escalade, sauta depuis les toits de bâtiments de plus de cinquante étages. Le plus drôle était le regard médusé des passants lorsqu'il se recevait, freinant sur des sortes de petites ailes attachées à ses bras et les gens qui, ne pouvant en croire leurs yeux, oubliaient dans l'instant cette vision "impossible".

Monsieur Alfred Goooday était heureux. Il ne se souvenait pas de l'avoir été à ce point de toute sa vie.

-Monsieur Goooday? Monsieur Goooday? réveillez-vous, allons vous pouvez ouvrir les yeux à présent, la séance est terminée...

Une voix de femme, douce et professionnelle. De quoi s'agissait-il? Il ouvrit les yeux et vit le décor à la fois très lumineux et impersonnel d'un laboratoire, non d'une salle d'opération, non, il s'en souvenait à présent, il était chez ce spécialiste, ce diététicien... A cause de sa surcharge pondérale.

Il se redressa un peu éberlué, considéra l'assistante en blouse blanche, blouse accusant des rondeurs aux endroits appropriés contrairement à lui. Il soupira au souvenir de cette espèce de rêve. Il fut tout à coup

frappé par la qualité extraordinaire de ce songe et de ce qu'il contenait comme message implicite: Rester comme il était, un peu enveloppé certes, mais sans le désagrément de la charge imposée de surcroît par la gravitation universelle...

-Le docteur Heavy vous attend dans son bureau Monsieur Goooday, veuillez passer par la cabine ici à votre gauche pour vous réajuster. La porte du fond vous conduira chez le docteur.

Il obéit, encore tout à son aventure onirique.

-Cher Monsieur Goooday, commença le praticien une fois Alfred installé dans le fauteuil réservé aux patients et, Alfred le constata, plus bas que celui du docteur qui dominait ainsi physiquement la situation, vous avez eut votre première séance d'hypnose inductive. Comme je vous l'ai expliqué, elle vise à vous faire comprendre deux choses.

Il marqua une pose pour bien signifier par là que ce qui allait suivre était sacrément important.

-Premièrement, reprit-il en levant le petit doigt, vous imprégner du fait que votre silhouette n'est nullement synonyme de cette maladresse lourdaude que l'on imagine. Il existe plein de gros qui sont à la fois souples et capables de prouesses physiques tout à fait inattendues, c'est un fait. Peu connu, peu accepté par les maigres surtout, mais réel!

Alfred fut content d'entendre cela, son rêve l'en avait en effet convaincu.

-Deuxièmement, continua le docteur Heavy en dressant son annulaire contre l'auriculaire, vous donner le goût du poids plume et de ce qu'il vous ferait

retrouver comme possibilité. Bien entendu, cela va de soi, notre objectif, cher Monsieur Goodey, est à mi-chemin de ces deux pôles: Reprendre confiance en vos aptitudes actuelles ET chercher à faciliter pour votre corps l'inclination à en éprouver à nouveau les possibilités, ce qui signifie : régime et exercices.

Il fit une pose en regardant son sous-main.

-Je vous propose de suivre les prescriptions indiquées dans ce fascicule et de revenir d'ici la quinzaine. N'oubliez pas de régler mes honoraires auprès de ma secrétaire...

Il se leva et reconduisit Alfred. Ce dernier rentra chez lui avec déjà un portefeuille plus léger, ce qui était un début, évita soigneusement de devoir répondre aux questions légitimes de sa légitime et s'enferma dans son bureau à lui pour étudier le fascicule du docteur Heavy.

Les jours qui suivirent aucune balance ne parvint à mesurer le poids de Monsieur Goodey pour la bonne raison qu'il ne se pesa pas.

Une semaine plus tard on le retrouva, le cou et les os rompus au pied d'un grand immeuble, presque nu et le poignet entouré d'une ficelle à laquelle était attaché un ballon d'enfant. La mort l'avait curieusement surpris alors qu'il souriait. Ce sourire le suivit jusque dans la tombe.

Voici la deuxième version, la grise: couleur inquiétante qui n'en est pas une.

Sa femme lui jeta un regard quasiment vitreux, poussa un soupir et parut retenir un sanglot. Il devait bien convenir que sa situation était pour le moins surprenante et pourtant sa femme fit semblant de ne pas s'en apercevoir et ressortit de la pièce comme quelqu'un de profondément abattu.

Samuel Softh comprenait bien l'attitude de sa femme. Il ne l'avait guère épargnée toutes ces années pendant lesquelles il s'enfonçait peu à peu dans l'addiction aux jeux de société de toutes sortes.

Au début, Hélène, sa femme, avait été plutôt enthousiaste. Il est vrai qu'un homme qui se révèle homme d'intérieur et dont la passion est aussi inoffensive que celle de collectionner les jeux de société et d'y jouer beaucoup et souvent, a tout pour rassurer. Il ne buvait pas, ne courrait pas d'autres jupons, ne jouait pas à des jeux d'argent, restait chez lui. Une sorte de mari idéal s'était dit Hélène.

Samuel pouvait animer une soirée entière lorsque des amis venaient à la maison, il sortait alors des grands classiques comme le Cluedo ou le Monopoly mais aussi le Mah Jong, les cartes, les échecs, les dominos et autres jeux de cavaliers, d'échelles ou de la mère Oie. Les années passèrent et Samuel étendit sa collection aux nouveaux jeux électroniques, les "game boy", les "play station" et il se procura aussi un ordinateur afin d'y jouer aux jeux créés spécialement pour ces machines. Il avait d'ailleurs de nombreuses machines car les jeux n'étaient pas toujours compatibles avec les anciennes et de vieux jeux, assez simples pourtant,

n'étaient plus repris par les nouvelles. Bref, Samuel Softy était un collectionneur avec les défauts d'un collectionneur.

-Samuel, se lamentait Hélène, et moi alors?

Il est vrai que Samuel considérait un peu Hélène comme une employée d'un musée interactif dédié aux jeux de toutes sortes. Hélène avait essayé d'attirer son attention, avait flirté, mais à peine, avec l'un ou l'autre pour tenter de produire une réaction jalouse de son mari, l'avait houspillé, ... rien n'y faisait.

Samuel couchait depuis belle lurette dans une petite pièce au beau milieu de ses collections et voulait s'il le souhaitait, pouvoir se lever la nuit pour faire l'une ou l'autre partie.

Les amis aujourd'hui l'irritaient et ils n'invitaient plus guère. Il s'était pris d'une passion nouvelle pour les jeux en réalité virtuelle et passait des heures avec un casque sur les yeux et des gants remplis de capteur, avec des commandes à retour de force et tout ce qu'offrait la technologie moderne.

Il y devenait pilote de chasse, chasseur dans la jungle, astronaute sur une planète étrangère et même, grâce à de nouveaux compléments électromécaniques, participait à des orgies sans fin et à des jeux basés sur le sexe.

Hélène rongeait son frein et ne voyait pas d'issue à cet état de fait. Samuel en venait même à négliger son travail et il en était déjà à la troisième place en moins de deux ans.

Hélène se résolut à prendre un amant pour rompre cette solitude difficile à vivre. Samuel s'en aperçut à

peine et ne s'en formalisa pas.

-Ce jeu est idiot, se dit-il, j'ai tout de suite remarqué que je ne pesais plus que le poids de mes effets, chapeau et chaussures compris.

-Ce que je ne vois pas... c'est où cela me mène...

-Voyons, se dit-il, je suis en immersion dans un univers virtuel qui ressemble fort à mon environnement habituel et mon seul indice était mon poids ou plutôt mon absence de poids. Bon! J'ai trouvé cela, quel est le niveau suivant?

-Ce qui m'intrigue c'est que ce décor soit le mien et surtout que ma femme intervienne dans le scénario...

C'est alors qu'il aperçut à côté de la balance, rangée parmi les produits de droguerie domestique, une boîte de poison pour les petits rongeurs. Il se souvint que son thé avait eu un drôle de goût...

-Ah, oui, se dit-il d'abord, un jeu de Cluedo en réalité virtuelle!

Il claironna : « Je demande une dénommée Hélène dans la Buanderie avec le Poison! »

C'est à ce moment que son point de vue virtuel se mit à changer, il se mit à monter vers le plafond comme s'il ne pesait rien du tout.

-C'est la fin du jeu, se dit-il, j'ai sans doute trouvé la solution correcte...

Il vit alors une sorte de long tunnel sombre au bout duquel brillait une forte clarté. Il s'attendait à voir "Game Over" mais cela n'advint pas.

On ne retrouva jamais le corps de Samuel Softh, enterré quelque part dans les bois et Hélène se

remaria avec son amant qui détestait les jeux mais qui ne détestait pas les plaisirs de la vie et rentrait souvent saoul avec du rouge à lèvre sur le col. Enfin, il ne la battait pas et au moins, pour lui, elle existait!

Enfin, une troisième version, la rose: Mais elle peut être lue par toutes et tous...

-Mais enfin Michel! Que fais-tu, nu, devant cette balance?

Léa semblait vraiment choquée, ce qui augmenta la gêne que j'éprouvais là, planté bêtement devant cette balance à plateaux.

-Je...J'ai un problème, Léa, improvisai-je, je ne retrouve plus mon poids.

-Qu'est-ce que tu racontes, Michel! Mais cela se voit parfaitement que tu n'as ni maigri ni d'ailleurs grossi. Pourquoi peser ainsi tes vêtements?

-Tu ne... comprends pas vraiment ce que je veux dire, Léa. Quand je parle de mon poids, c'est de tout mon poids! Partout où je vais, les balances n'indiquent plus que le poids de mes vêtements comme si moi, je ne pesais plus rien!

-Voilà bien une histoire invraisemblable... Mais chéri, si c'était le cas...tu t'en irais en ligne droite, tu ne resterais pas en mouvement circulaire à la surface de notre bonne vieille terre!

Ma femme est physicienne et travaille précisément sur la relativité générale et la gravitation. C'est un vrai cerveau contrairement à moi qui ne suis guère qu'un écrivaillon.

-Tu sais, Michel, on dirait vraiment le début d'une de ces petites histoires que tu écris pour amuser les gens.

Léa pensait profondément que tout lecteur de la littérature dite de l'étrange, au même titre d'ailleurs que le cinéma ou le théâtre un tant soit peu fantastique, ne pouvaient être qu'une personne momentanément dans un état de conscience altéré. On ne peut pas dire qu'elle leur prêtait une intelligence élevée et restait convaincue que les mystères de la gravitation comportaient suffisamment d'étrangeté pour remplir sa vie et toutes ses pensées.

C'est vrai qu'elle est une sommité mondiale en la matière. Et moi, un vague raconteur d'histoires qui a, disons-le, perdu pas mal de son sex appeal d'artiste. Elle continue à me tolérer prêt d'elle parce qu'au fond, elle a une nature altruiste. Ma femme est une femme gentille et savante, très savante.

-Penses-tu que je raconte des histoires? Veux-tu que je te montre toutes ces fichues balances? En plus, non seulement je reste sur le sol, mais lorsque je suis en voiture et que j'accélère, je sens clairement mon dos s'enfoncer dans le dossier et si je freine, je me sens également déporté vers le pare-brise. Je te prie de croire qu'il ne me viendrait pas à l'esprit de ne pas attacher ma ceinture de sécurité comme à l'accoutumée!

-Mon pauvre Michel, mais c'est totalement absurde! Depuis Einstein on sait définitivement que la masse pesante et la masse inerte ne sont qu'une seule et

même chose! Quand on écrit $F=m.a$ et que F est le poids au voisinage de la surface terrestre, alors F peut être remplacé par $m.g$ où g est l'accélération de la pesanteur de l'ordre de 9.81 mètres par secondes au carré et m la même masse m que dans $m.a$!

-Oui Léa, si tu veux, mais plus pour moi on dirait... Ma masse ...pesante comme tu dis semble nulle mais pas l'autre...

-Chéri! fit Léa en s'approchant, ne vas-tu pas attraper froid ainsi nu comme un ver?

Elle me frôla et son parfum ainsi que sa proximité et sa voix un peu rauque tout à coup engendrèrent des réactions appropriées que l'on ne peut certes pas cacher lorsque précisément l'on est nu.

Léa et moi passâmes ensuite un excellent moment de volupté d'autant plus fort qu'il était totalement inattendu et en dehors de nos habitudes.

Lea voulut savoir et une à une nous inspectâmes les balances dont j'avais déclaré le fonctionnement comme conforme à mon absence de masse "pesante". Léa inventa mille et une façon de me prouver que ce que nous lisions sur ces balances à savoir 2kg900, était une erreur.

Disons que je me retrouvai souvent nu comme le jour de ma naissance en des lieux qui ne sont pas prévus pour cela. Nous choisîmes des heures propices, inventâmes de nombreux stratagèmes pour arriver à nos fins et, je dois le dire, l'excitation à la fois scientifique de Léa et plus physiologique aussi de se retrouver ainsi dans des situations rocambolesques nous amena presque systématiquement à des étreintes

amusantes et pleines d'ardeur en des lieux et à des heures incongrus. Je voyais bien que Léa restait convaincue que la physique ne connaissait pas l'exception que je représentais, mais elle semblait s'être piquée au jeu et si notre amour n'avait jamais eu de faille, nos corps, eux s'étaient retrouvés.

Aujourd'hui encore, alors que mon poids semble revenir épisodiquement, épisodiquement aussi, il s'en va. C'est à n'y rien comprendre ! Cela nous permet de procéder à des expérimentations audacieuses que ma physicienne de femme trouve très à son goût.

Je ne vous dirai pas le mal que j'ai eu à trafiquer toutes ces balances afin qu'elles n'indiquent que 2kg900 ou rien du tout, une fois nu, et que lorsque Léa montait dessus, elles indiquent son poids à elle, correctement. Mais j'ai quelques talents de mécanicien autodidacte et je ne suis pas mécontent du résultat. Ah, amour, quand tu nous tiens !

Conte septième

la Vague et la Marina

Nul promeneur ne pourrait aujourd'hui encore se douter de ce qu'il advint là dans un très lointain passé. Les verbes auxquels le promeneur est sensible sont: profiter, flâner, marcher. Ces verbes à eux seuls ne pourraient aisément transmettre le message contenu dans le sentier. Profiter du soleil de printemps, flâner le long de sentiers qui furent oubliés puis retrouvés et enfin rendus aux marcheurs, promener sous le ciel encore pâle du sud-est de l'Espagne, voilà les activités les plus dignes d'un habitué retournant vers les décors qu'un pays lui offre.

Pourtant ce sentier là porte un message, un message terrible. Il porte encore toute l'émotion d'un événement ancien et cette émotion vibre à travers lui et atteint ceux qui savent encore le percevoir.

C'est un chemin tout escarpé, tout en corniches et qui ondule le long d'à pic vertigineux de cette côte magnifique que les marins d'autrefois appellèrent « blanche ». Il y a longtemps, très longtemps...

C'est tout ce qui reste plus de dix mille ans plus tard, cet adjectif virginal associé au rivage vu de la mer: la « Costa Blanca ».

En ce temps là la mer était beaucoup plus basse et les colonnes d'Hercule qui devinrent Gibraltar ne donnaient pas accès au grand océan Atlantique. La Mer du Milieu, alimentée par moult fleuves comme le Nil, le Tibre et le Rhône vivait un peu seule, un peu farouche. Le sentier, à cette époque, traversait des collines et

en contrebas, sur un socle rocheux et plat propre à défier le temps, il y avait une ville longiligne. Cette ville surplombait une vallée immense, des cultures, des vignes, des oliveraies... Son nom s'est perdu.

Elle avait, curiosité de l'époque, un roi élu! Elle s'étendait depuis ce que l'on appelle aujourd'hui la « Calla Calgala » à la « Calla Bassetes ». Cette dernière, de nos jours à fleur d'eau, est devenue une petite marina où des bateaux de plaisance dorment et où des élèves marins apprennent.

On passe, pour y arriver et contempler la théorie d'esquifs patients, par la « Calla Mallorqui » qui fut autrefois, mais bien plus près de nous, un repère de pirates des îles. Ils étaient même un peu naufrageurs aussi à ce qu'on disait.

La ville longiligne, sur son fronton de roches, était fière de son roi, de ses arts et de ses lettres. Dans cette ville libre, la loi imposait curieusement de ne construire que de l'éphémère. Le potier aurait ainsi toujours du travail, le tisserand ne tissait que des fibres fragiles, les conteurs ne racontaient que des histoires que l'on oublie peu à peu.

Ainsi chacun restait fournisseur et débiteur, personne ne souhaitait défier le temps, même le roi était de nature périssable et devait être élu par tirage au sort. Tout enfant allait à l'école en ce sens en plus d'être l'apprenti d'un père, d'un oncle, d'une mère ou d'une tante.

La ville longiligne avait six maisons de large et des centaines de long ainsi qu'une seule rue principale qui suivait ce socle inamovible de roche. En ce temps, la

roche était couverte de terre et de jardins. Y venir était affaire de long voyage loin des fastes et des riches vallées. Non loin s'élevait une petite montagne appelée aujourd'hui « Ifach » et dont seul le sommet émerge encore de la mer. Son origine est due à des causes géophysiques obscures car elles remontent trop loin ou pas assez.

Puis un jour, quelque part dans l'Atlantique, une île se dérita et sombra dans les flots.

En naquit une vague. Immense. Haute et rapide, elle franchit les colonnes d'Hercule en les écartant pour toujours. Bouillonnante, elle se rua dans l'espace offert et vint dévaster les vallées qui entouraient la Mer du Milieu.

Dans la ville longiligne, le roi du moment rassembla son peuple. Point de fuite possible, seule une fin en vue. La vague arrivait. Il fut le premier à la voir, c'était d'ailleurs son rôle et nul ne le lui envia.

Rien ne reste aujourd'hui de la ville longiligne. Ce fut la volonté de ses habitants de ne rien laisser de durable et des éléments déchaînés aussi assurément.

Il ne reste au promeneur que cette vision d'un socle rocheux plat sur lequel vient tout juste battre la mer.

Plus haut, d'à peine une trentaine de mètre, le sentier d'où je raconte cette histoire. Et encore plus haut, d'à peine cinq mètres... des maisons magnifiques, vides pour la plupart... Point de roi, fût-il élu, point d'artisan ni d'apprenti joyeux... Juste un conteur avec son petit cahier ridicule et qui se souvient qu'il rêve souvent d'une vague immense et qui semble prendre tout son temps, et puis aussi cette marina minuscule...

Conte huitième

Sire Fileas Ier

Il se tenait droit comme une poterne en plein milieu de l'espace herbu qui bordait un grand étang, à moins que ce ne fût un lac, mais un petit lac dans ce cas...

Sa cuirasse brillait d'éclats argentés avec des reflets rougeâtres dans le soleil encore généreux mais déjà bas de ce jour d'été finissant. Son heaume couvrait sa tête ainsi que l'arête du nez, les joues et la nuques, points connus pour leur vulnérabilité; son épée grande et droite était plantée devant lui dans le sol meuble. Ses deux mains gantées reposaient de part et d'autre sur la garde. Elles faisaient avec la poignée et la lame, une sorte de croix asymétrique.

Tout dans l'attitude de sire Fileas I signifiait: « J'attends! ». Ses yeux fixaient le lac en attente, à vrai dire, d'on ne sait quoi...

Je revins à moi en sortant de cette rêverie, comme peut-être on redescend sur la terre. Je n'avais bien sûr ni cuirasse, ni heaume et ce n'était que mon bois de marche qui était planté devant moi et sur lequel je m'appuyais un peu.

Nulle « Dame » ne surgirait de l'eau afin de me confier une quelconque mission, nulle quête ne m'appelait impérieusement, je rêvais sans plus comme souvent... Parfois au sortir d'une telle rêverie, je me disais que peut-être, dans une autre vie, avais-je été quelque preux défendant la veuve et l'orphelin. Mais tout cela aussi n'était que pensées éparses et vagabondes même

si récurrentes.

C'est à ce moment-là, très précisément, que l'homme s'abattit devant moi!

De tout son long! Face contre terre!

Je me saisis, puis me ressaisis, me penchai sur cette forme humaine, masculine à première vue, assez maigre, vêtue à la diable et dont la couleur de peau m'apparut ambrée.

Je mis ma main sur son dos: il respirait! On aurait même dit qu'il était soumis à une sorte de tressautement nerveux. J'entrepris de le retourner pour qu'au moins il puisse respirer librement.

D'un seul coup, il fit une sorte de roulé et en éclatant d'un rire plein de larmes, il me prit dans ses bras! Riant, sanglotant, serrant à m'étouffer!

Le soi-disant Fileas n'en menait pas large pris dans les rets de cette espèce de fou de provenance vaguement asiatique. Adieu rêves de gloire médiévale, de quête courageuse! Bonjour la peur et la réalité qui vous débusque tout à coup dans les fourrés de vos songeries et de vos habitudes.

-Vous êtes bien Monsieur Phileas Grimm? me fit-il entre deux éclats d'une joie assez exubérante.

-Euh, pas Grimm mais Grimlen, oui, c'est moi, répondis-je étonné.

-Comme je suis content! Comme je suis content!

s'exclama cet espèce d'extraterrestre en se redressant assis.

-Tant mieux, tant mieux... Puis-je vous demander qui... continuaient-je.

-Mais je suis Pnom Phan Khan, celui que vous avez sauvé! Au péril de votre vie!

-Quoi? Mais je...

-J'avais fait le voeux de retrouver celui qui avait écrit ceci et auquel, parmi beaucoup d'autres sans doute, je dois la vie et la liberté!

Il me tendit alors une lettre que j'avais effectivement écrite. Une simple lettre écrite à ses bourreaux sur des indications disponibles facilement. Comme de coutume j'y implorais le droit pour cet homme incarcéré et promis à quelque potence sur base d'on ne sait quelle tartufferie.

-Quand on m'a libéré, on m'a jeté un gros paquet de lettres à la figure. J'ai eu le temps d'en ramasser trois avant d'être poussé dehors à coups de pieds, me raconta-t-il.

-Cette lettre-ci? interrogeais-je.

-Vous êtes le premier que je retrouve des trois. Je voulais vous voir, homme courageux, vous exprimer ma gratitude de vive voix puisque, ancien professeur de langues, je parle la vôtre.

-C'est très aimable à vous, mais je ne mérite certainement pas une telle reconnaissance. Allons, venez chez moi vous restaurer, vous me semblez en avoir grand besoin, lui dis-je car il semblait exalté, épuisé, heureux mais en même temps et d'après mes

critères d'occidental grassouillet, proche de sa fin.

-Votre courage n'a-t-il donc pas de limite, me dit-il, moi chez vous...?

-Allons, allons, il n'y a vraiment pas de quoi en faire toute une histoire, répondis-je en étant désormais très loin de mon personnage favori de sire Fileas I!

-Ah, vous pensez cela? ajouta-t-il avec un regard de biais. Mais si je vous ai retrouvé, moi, pauvre et presque sans moyen; qui vous dit que d'autres... Vous savez, ils ont à présent eux aussi votre nom et votre adresse.

-Qui eux? fis-je en sentant ma gorge se serrer un peu.

-Mais... Eux! Fit-il en me montrant sur sa peau des cicatrices encore récentes.

Un long frisson me parcourut l'échine mais je sus en un instant qu'elle ne plierait pas. Je pris fermement mon bâton et aidai mon frère humain à venir chez moi se nourrir et se réchauffer.

En chemin je me rendis compte qu'aujourd'hui les armures ne sont sans doute plus aussi voyantes et les épées faites désormais de mots. Et la vie... Faite de vie comme toutes les vies.

Je n'arrivai jamais à comprendre vraiment le sens du sourire de mon invité. On dit les asiatiques si énigmatiques. Mais je compris la leçon.

Depuis ce jour mémorable, Monsieur Phileas Grimlen se sent très souvent bien plus « sire FileasI » que jamais. Mais avant d'écrire encore son courrier devenu très abondant, il ferme prudemment ses volets...

Conte neuvième

La cloche engloutie

-Papa! Maman! appela la petite fille.

-Entendez-vous? s'écria-t-elle.

Elle remontait le sentier en courant de toutes ses forces. Elle était vraiment encore petite mais grimpait cependant déjà bien vite!

Elle entra en trombe dans la villa à la façade toute couverte de lierres et comme nichée parmi les plantes, les fleurs, les arbres fruitiers et entourée d'oiseaux. On aurait presque pu passer à côté sans la voir tant ses petites fenêtres se perdaient dans la verdure.

-Une vraie maison de lutins! avait dit maman la première fois.

-Et toute proche d'un lac de fées! avait ajouté papa.

La maison était en effet construite tout près d'un lac profond et calme. Un lieu magnifique pour y passer des vacances.

-Maman! Papa! Avez-vous entendu? répéta-t-elle les joues rouges d'excitation.

-Où cela Laureline? demanda papa.

-Près de l'eau! Dans les buissons! Un drôle de bruit...

-Quel genre de bruit? interrogea maman.

-Comme une cloche... répondit la petite Laureline.

-Laureline! Je t'ai déjà défendu de trop t'approcher du lac sans nous! gronda papa.

-Tu ne sais pas encore nager! C'est dangereux ma poule! ajouta-t-il, fronçant les sourcils.

-Mais papa...

-Il faut obéir, Laureline, sinon nous ne te laisserons plus courir à ta guise! Est-ce entendu? dit la maman

devenue soucieuse, elle aussi.

-Nous avons un beau jardin! ajouta-t-elle. Profites-en, joues-y avec tes poupées!

Laureline la regarda. Puis elle se justifia.

-D'accord! mais c'est la faute aux libellules! Je joue avec elles et mes poupées et nous devons rester ensemble mais elles finissent toujours par aller vers le lac! Dis, tu penses que ce sont des fées déguisées en libellules? fit-elle d'un ton mystérieux. Papa disait que c'était un lac à fées...

-Je le parierais! dit papa. Tu sais, les fées sont très farceuses...

-Oui! Mais elles sont aussi imprudentes! ajouta maman peu désireuse de voir Laureline s'intéresser à leurs farces.

Laureline se tut. Décidément, les vacances s'annonçaient un peu monotones si elle ne pouvait même pas suivre les libellules et les voir quand elles se changeaient en fées.

L'occasion d'ailleurs ne se reproduisit qu'après plusieurs jours. Papa et maman s'occupaient à arracher des mauvaises herbes dans une partie assez obscure du jardin quand les libellules vinrent la chercher.

Elle désobéit! Presque sans y penser. Et elle les suivit vers le lac et tous ses dangers.

Arrivées au bord, sur la grève de cailloux et de sable, les libellules volèrent un peu plus loin sur l'eau.

-Attendez, les fées! N'allez pas si loin! appela Laureline de sa petite voix pointue.

-Je voudrais tant que vous vous changiez en fées, ici,

près de moi! plaida-t-elle.

Mais chacun le sait très bien. Ni les fées ni les libellules ne l'entendent de cette oreille. Au contraire, elle filèrent plus loin sur la berge et la petite Laureline suivit. A quelques pas de là, mais il eût fallut dire quelques brasses, un gros rocher émergeait en partie de l'eau du lac.

Les libellules s'y posèrent un peu moqueuses. Laureline ne put s'empêcher d'avancer vers elles et ayant retiré ses chaussures, mouilla ses pieds, puis ses chevilles, ses mollets, et même ses genoux.

-S'il vous plaît! implorait-elle. Montrez-vous dans vos belles robes de fées!

A ce moment retentit un puissant bruit de cloche venant de partout et de nulle part. Les libellules disparurent comme par enchantement. Laureline était convaincue qu'elles s'étaient enfin transformées en fées alors qu'elles s'étaient tout simplement envolées dans toutes les directions.

Elle voulut s'approcher un peu plus du rocher qui émergeait tout près, certaine de pouvoir s'y hisser et toujours sous l'effet de surprise de ce tintement énigmatique qui résonnait comme un appel venu tout droit du pays magique. Son pied ne rencontra pas le sol car une profonde crevasse séparait le bord de ce rocher. Elle trébucha, tomba dans l'eau, chercha à reprendre pied, échoua, s'enfonça... Elle se démena un court instant, mais une fois sa tête sous l'eau, elle entendit à nouveau la cloche si fort qu'elle ne douta plus que les fées l'appelaient

Elle toussait, crachait, avalait de l'eau, elle se noyait!

Et pourtant, prise par son rêve de fées, elle ne ressentait aucune crainte. Cette peur qui fait réagir parfois dans le bon sens pour se sauver, elle ne l'éprouvait pas. Elle sombrait et voyait au dessus d'elle la clarté du jour qui, un peu trouble, diminuait, diminuait...

Tout à coup, elle vit des quantités de bulles et une ombre gigantesque. Tout devint agitation et bruits bizarres. Elle sentit qu'on la prenait et bien vite se retrouva dans les bras de son papa qui la déposa sur la grève et entreprit de la ranimer.

Maman fit le reste.

Plus tard, bien plus tard, elle apprit, elle aussi, les gestes simples qui sauvent la vie des autres, les malchanceux et les imprudents. Ce jour-là, c'est elle qui en fut la bénéficiaire. Papa et maman ne la grondèrent pas mais par la suite, elle sentit bien qu'on la surveillait encore de plus près. C'est le lots de tous les imprudents et les insouciants avant qu'ils ne soient tout simplement malchanceux, une dernière fois.

Laureline avait appris deux choses très importantes. Tout d'abord, les libellules et les fées ne se rendent pas compte des dangers qu'elles font courir aux enfants. Ensuite, la cloche résonne encore plus fort sous l'eau qu'au-dessus et cela ne fait que la rendre encore plus mystérieuse.

Curieusement, dans la suite de sa vie, Laureline fut toujours assez proche des cloches. Il y a bien sûr les cloches de Pâques qui apportent des oeufs en chocolat

et les cachent dans les recoins des maisons et des jardins. Mais il y en eu d'autres.

La destinée de Laureline avait été marquée d'un sceau multiple par les fées d'abord mais aussi par l'eau et les profondeurs d'un lac et surtout le son aquatique d'une cloche. Ainsi sa vie en fut elle en quelque sorte infléchie par ces entités sublunaires mais teintées tout de même d'une parcelle de magie.

Le fait de s'être presque noyée l'amena en grandissant à devenir par réaction, une excellente nageuse! Cela rassura de plus à la fois papa et maman. Le son de cloche sous l'eau et sa curiosité naturelle la passionnèrent pour la plongée sous-marine et ses études faites à l'université, elle devint ce que l'on appelle une océanologue de "terrain". Une spécialiste des fonds sous-marins. Elle passait désormais son temps sous les flots quoique avec un équipement adéquat, bien entendu!

Elle inventa même une sorte de *cloche* à plongeurs qui gardait en elle une grosse bulle d'air respirable qu'on renouvelait peu à peu et qui, accrochée au fond par des pitons, permettait d'avoir une sorte de maison sous-marine où le ou les plongeurs pouvaient vivre des jours et des jours, un peu comme la petite sirène mais à l'envers. Elle n'y était d'ailleurs jamais seule car les plongeurs, pour des raisons de sécurité allaient toujours au moins par deux.

Pourtant, un jour, sous l'eau, Laureline vit un petit banc de poissons d'argent et imprudemment comme sous l'effet d'un charme, elle les suivit. Ce petit banc plein de reflets en vint à nager autour d'une sorte de

piton rocheux dont le sommet émergeait sans doute là tout en haut, à la surface. Mais Laureline ne pouvait monter trop près de cette surface car les petites bulles de gaz dissoutes dans son sang de plongeuse en profondeur, se mettraient à grossir si elle remontait trop vite et ces grosses bulles seraient alors mortelles. Mais ces petits poissons lui rappelèrent des histoires de fées et de sirènes, elle remonta trop vite et fut imprudente. Tout à coup un bruit effrayant lui déchira les tympan! Une véritable explosion qui l'assomma littéralement! C'était le fait de pêcheurs braconniers qui pêchent à la dynamite et recueillent ensuite les poissons morts, tués par le choc, à la surface.

Laureline, assommée par l'onde choc, remonta encore plus vers la surface. Dans son sang, les bulles microscopiques commencèrent à grossir au fur et à mesure produisant dans tout son corps une douleur cuisante. Dans un tintement de ses oreilles elle atteignit la surface. Au milieu des vagues et incapable de bouger. Le monde devint plus net, le ciel bleu, les nuages bien blancs, et puis... Des reflets de bulles, une grande ombre, et la fraîcheur de l'eau et des profondeurs croissantes. Elle redescendait vers le fond, aidée par sa coéquipière qui la ramena vers la sécurité sous la cloche au fond des eaux.

Pour la deuxième fois de sa vie, Laureline était sauvée. La première fois, elle fut sauvée de l'eau, la seconde elle fut sauvée de l'air. L'ennemi est rarement où on l'attend. Les fées sont sans doute insouciantes et dangereuses pour qui les suit mais... Elle ont toutefois

toujours quelque chose à dire qu'elles soient libellules ou poissons d'argent. Le tout est de découvrir quoi!

Des années plus tard, Laureline se rendit avec tout son matériel de plongée, au lac de son enfance. Elle était seule cette fois, ses parents, vieillis, préféraient rester près de leurs vieux meubles, leurs vieux amis, près de leur antique jardin aux fleurs pâles et aux arbres vénérables.

Elle retrouva tout de même leur maison perdue dans les bois près du lac, avec les plantes qui avaient tout envahi. Elle remit tout en ordre. Maison et jardin! Elle fit comme si c'était le château possible de la belle au bois dormant.

Ensuite, elle installa son matériel au fond du lac avec sa fameuse cloche de plongée.

Elle y découvrit un village englouti. Ce lac était un lac artificiel de retenue pour un barrage hydroélectrique proche. Ce village ancien, dans une jolie vallée encaissée, baigné d'un ruisseau avait été sacrifié puis submergé. Elle en ressentit un peu de tristesse. Elle découvrit aussi son église et son clocher ainsi que sa grosse cloche de bronze. Cette dernière résonna lorsque la main armée d'un caillou, elle frappa dessus. Elle sut alors sans le moindre doute d'où venait le bruit qui l'avait si dangereusement attirée, alors petite fille, dans les profondeurs de ce lac.

Pendant des jours et des jours elle explora sans découvrir comment la cloche de l'église avait bien pu sonner toute seule... Un mystère, en cachait donc un autre...

Laureline avait, au cours du temps, acquis une grande qualité dont elle n'était pas munie étant petite fille: la patience! Vers quelle heure résonnait cette mystérieuse cloche? Elle avait le souvenir d'une fin d'après-midi, d'après les couleurs, les ombres et les lumières profondément imprimées dans sa mémoire depuis l'enfance, oui, entre quatre et cinq heures, du moins en été comme maintenant. Cela arriverait-il encore? Elle avait décidément le goût pour ce genre de chose un peu magique. Pourquoi après tant de temps cela se reproduirait-il? Il n'empêche, elle, elle savait bien que le temps ne s'écoule pas de la même manière de part et d'autre de la frontière floue entre chez nous et... Ailleurs.

Aussi, elle se mit en embuscade!

-Cinq heures, se dit-elle, une sorte d'angélus aquatique quoi! Nous allons bien voir.

Le lendemain, cinq heures... Rien!!

Le surlendemain encore. Et encore et encore presque toute une semaine. Mais elle n'en démordait pas car si la patience était venue, l'entêtement avait partiellement pris sa place!

Alors que vers cinq heures moins le quart, elle nageait vers l'église, elle entendit: DING...DONG...

Sapristi, se dit elle, elle arrivait trop tard!

En plus ses réserves d'air ne tiendraient plus des jours et des jours! Elle eut cependant le temps d'apercevoir une forme sombre qui se profilait en montant vers la surface.

Les jours qui suivirent, elle se posta dans le choeur de l'église dès quatre heures en se disant que l'heure

exacte était de toute façon difficile à évaluer dans les eaux un peu glauques du fond. Elle monta donc la garde. Dès le lendemain, elle entendit à nouveau: DING...DONG...

Elle sortit de sa cachette et nagea vers le clocher.

A nouveau: DING...DONG... Encore! Se dit-elle.

DING...DONG...

Que se passait-il? La cloche ne cessait plus de tinter ainsi, lentement, sous l'eau!

Quand elle vit et qu'elle comprit, elle nagea le plus vite qu'elle put! Un nageur semblait accroché par ses vêtements dans les mécanismes du clocher et en se démenant, il faisait sonner la cloche...

DING...DONG...

Laureline vit dans un seul regard bien entraîné qu'il n'avait qu'un vieux pantalon, une chemise ainsi qu'une corde autour de sa taille, corde attachée à une nasse pleine de cailloux. Du lest!

C'était cette corde qui s'était prise dans les mécanismes du clocher et retenait ce nageur imprudent sous l'eau. Sans équipement adéquat en plus! D'ultimes bulles s'échappaient de sa bouche... Il se noyait!

Alors Laureline fit ce qu'il convient de faire en pareil cas. Elle le libéra de la corde, et l'accompagna là-haut vers la surface. Elle le porta sur la grève, près de la vieille maison. Il ne respirait plus et le sang de Laureline commençait à faire des bulle et à bouillonner dangereusement. Elle aussi, à être remontée si vite, elle aussi était en danger à présent.

Laureline fit les gestes qui sauvent à ce qui se révéla

être un bien joli garçon robuste. Elle lui fit un ultime bouche à bouche, un massage cardiaque tout en entendant son sang hurler à ses oreilles qu'il lui fallait rejoindre d'urgence les profondeurs. Après un dernier regard sur un visage qui lui parut très doux, elle redescendit au fond du lac, sa cloche, son chez elle en quelque sorte.

Elle mit ensuite quelques temps pour rejoindre la surface. Palier par palier. A chaque étape son sang se débarrassait des bulles trop grosses à travers ses poumons. Elle progressait vers notre monde de surface où l'air est banal et où on le respire sans même y penser.

Elle déposa ses affaires de plongée sur la grève. Le jeune homme n'y était plus. Pensive, elle se dirigea vers la vieille maison. Le soleil venait de se coucher et les premières étoiles brillaient. Une fenêtre était faiblement éclairée. Elle entra, curieuse, comme depuis toujours...

Ce qui suit n'intéresse en fait que Laureline et Simon. Lui, ce petit fils d'un vieux grand père nostalgique qui avait vécu dans ce village aujourd'hui englouti. Chaque jour l'angélus le rappelait des champs, vers le village et il en rêvait et le racontait à ce petit fils qui aimait les histoires. Son désir d'entendre à nouveau l'angélus était si fort que le gamin apprit très tôt à nager vers le fond pour donner un coup sur la cloche et la faire sonner. Il se faisait descendre bien vite grâce à des cailloux, donnait un coup, un seul, et remontait bien vite! Jamais Simon, tout gamin, ni son grand père,

n'avaient imaginé qu'au même moment une petite fille attirée par ce tintement de cloche frôlerait la noyade. Jamais Simon n'aurait pu imaginer que des années plus tard, il referait les mêmes gestes et risquerait d'en mourir. Jamais il n'aurait pu rêver qu'une sorte d'ondine l'aurait sauvé, puis l'aurait embrassé en lui redonnant vie et serait retournée sous l'eau... Qui aurait pu croire qu'il s'agissait de la même petite fille et du même petit garçon sur les bords du même lac, de la même vieille maison... Tant d'années après.

Comme souvent, moi qui écrit cette histoire véridique, je suis heureux de vous annoncer qu'ils se retrouvèrent dans cette vieille maison, s'aimèrent et y vécurent heureux! Quelques années plus tard, quand ils eurent la joie de voir naître leur premier enfant, une petite fille, ils la nommèrent... Comment? Vous avez deviné lecteur perspicace? Oui! Ils la nommèrent "Libellule"!

Ah, les fées! Quand elles veulent quelque chose... Elles y parviennent, parfois d'une manière qui nous paraît à nous, humains encore à dégrossir, assez indirecte! Mais qui n'est qu'une façon de s'exprimer joliment dans le tissus du temps...

Conte dixième

*Le petit garçon et sa
forêt*

Il était une fois, un petit garçon au regard de satin gris. Il était seul. Il pleurait un peu aussi. Il se tenait sur les genoux sur une petite colline de terre sèche et craquelée. De ses yeux embués, il regardait le sol sans vraiment le voir.

Tout alentour le paysage s'étendait, morne, sans vie et sans couleur. Même le ciel pourtant sans nuage arrivait à paraître menaçant. Comme accroché au faîte d'une voûte électrique, il y avait un soleil gigantesque dont la chaleur coulait sans répit.

Mais l'enfant l'ignorait. Malgré son dos brûlant sous ses habits de toile grise, il pleurait doucement, goutte à goutte, de grosses larmes transparentes qui brillaient le court instant de leur chute.

Un vent violent battait les flancs de cette butte terreuse surmontée d'un enfant triste et ébouriffait ses cheveux cendrés. Pourtant, il ne bougeait ni ne réarrangeait sa coiffure tout occupé à verser larme après larme sur le sol craquelé.

Parfois, le vent semait quelques graines et apportait ainsi sur la colline, une vie minuscule venue de très loin. Mais le plomb fondu du soleil et la bourrasque suivante desséchait et emportait ces victimes d'une bataille perdue.

Pendant ce temps, figé au sommet de ce monticule de terre beige, perdu au milieu d'un presque désert, le petit garçon regardait s'écouler son eau que la terre, furtivement, dans son ombre buvait. On eût dit un

radeau de sel sur une mer de sable et dessus, un petit naufragé qui pleurait de ses immenses yeux gris.

Un jour de chance, dans son ombre, une larme tomba sur une graine calée dans une fissure. La suivante fit de même, et la suivante encore. Tant et si bien que la graine germa et produisit une plante qui se mit, toute arrosée de larmes, à pousser juste devant lui. Il découvrit ainsi la couleur verte.

A partir de ce jour les choses allèrent bon train. Enfin, si l'on peut dire. La naissance d'une oasis de verdure au beau milieu d'une étendue stérile n'a pas la brièveté de la foudre, c'est au fond une question d'échelle du temps. Disons qu'une suite de hasards heureux permit que les plus anciens ombrageant les nouveau venus, graine après graine, le sommet de la butte se transforma en un buisson, un fourré où déjà deux jeunes arbres s'élançaient hardiment vers la lumière. Au milieu de tout cela: le petit garçon.

Mais la terre même désertique n'est pas qu'une surface. Sous le sol, elle avait bu les larmes et s'était montrée économique. Sans rien dire au petit garçon, la colline lui préparait la surprise d'une source.

Le petit garçon, quoique triste, cessa peu à peu de pleurer comme s'il se décidait à différer ses pleurs sans y renoncer tout à fait. Ses yeux s'agrandirent à la vue de ce qui l'entourait désormais et dont il était en fait la cause première. Les deux disques d'argent mat de ses yeux passaient doucement de la tristesse à l'étonnement.

Le temps, cette chose bizarre, qu'il mit à se redresser pour observer ses alentours et le buisson était devenu bosquet, puis bois. A présent de petits nuages égarés dans ce désert, se prenaient parfois dans les filets de ce bois nouvellement né et pleuvaient leurs quelques gouttes fraîches et contentes d'arriver quelque part. C'est alors que le petit garçon fronça les sourcils et un air de curiosité vint voiler son éternelle figure attristée. Il fit même quelques pas pour soudain assister au premier jaillissement d'une toute petite source qui se mit à couler en fredonnant du flanc de sa colline. C'était une source guillerette. Ébahi, il la regarda, les yeux ronds, se frayer un chemin, se creuser un lit, de petites vasques et même s'amuser à quelques petits sauts dont elle sortait un peu bouillonnante et chargée de bulles.

Pendant ce temps le petit bois devenait forêt et s'étendait à perte de vue. Le sol nu et stérile était voué à disparaître. Le vent, ralenti par les frondaisons se baladait un peu et devenait brise. Il n'en semait que mieux. Le soleil lui-même n'arrivait plus à chasser l'ombrage perpétuel qui régnait désormais au niveau des racines et des mousses. La forêt se peupla peu à peu et devint une forêt tout à fait convenable, presque attrayante aurait-on pu dire.

Le petit garçon quant à lui, commença à explorer ce domaine qui d'une certaine manière, lui appartenait. Il se rendit compte qu'il avait beaucoup de temps à rattraper s'il voulait tout connaître en détails. Il faut dire que pour lui, entre la première pousse verte et la forêt immense, il ne s'était guère écoulé plus d'une

seule journée de vie de petit garçon. Plus il regardait, plus il prenait conscience qu'il y avait beaucoup à voir. C'était un peu désespérant et ne contribua pas à égayer son humeur encore le plus souvent triste.

Bien sûr, vous l'aurez deviné, le petit garçon, lui, ne savait pas qu'il était triste.

Toutefois, en observant autour de lui les oiseaux et tout le petit peuple des bois et des fourrés, il en vint peu à peu à en prendre confusément conscience.

Alors, il apprit à sourire.

Ce fut comme lorsque le soleil apparaît brusquement entre deux nuages. Les animaux les plus proches se retournèrent même, interdits. Un silence surpris se fit autour de ce petit garçon d'habitude si triste et qui, tout à coup, souriait.

Il se mit à offrir presque tout le temps ce visage ouvert aux prunelles d'étain clair, aux dents de nacre blanc et fit en sorte d'avoir l'air aimable et avenant.

-Avec les rencontres que je risque de faire dans cette forêt, se dit-il, autant avoir un aspect engageant!

C'est pourquoi, par la suite, il n'y eu guère que les plus anciens habitants de la forêt qui fussent au courant de la tristesse souterraine du petit garçon. Il y avait le grand chêne Ent et la première source Pipette ainsi que le vieil hibou Philon qui se souvenaient de ses larmes d'autrefois et auxquelles aussi ils devaient beaucoup.

Aujourd'hui, même ses yeux gris prenaient des reflets verts pour plaire aux feuilles des arbres et aux herbes des clairières.

Le temps passa ainsi.

La forêt se fit inextricable par endroits, fort sombre en d'autres lieux.

Il y passait par contre des gens car des sentiers d'accès avaient été tracés au long des âges. Ces chemins ne subsistent toutefois qu'à condition qu'on les parcoure. Nul ouvrier n'y avait, à proprement parler, mis la main, mais ils étaient là produits par des passages fréquents et donnant lieu à des rencontres fortuites. Ils évitaient les régions trop sombres en les contournant car on sentait bien que dans ces ténèbres guettait quelque chose qui n'avait pas encore de nom. Et ce qui est sans nom est terrible.

Parfois aussi ronces et épineux de toutes sortes se mettaient d'accord pour conquérir une place et, docile, les sentiers la contournaient.

Parfois le petit garçon devisait avec des gens de passage et ceux-ci gardaient un souvenir étonné de cette rencontre d'un tel enfant au milieu d'une forêt . Bien sûr, ils le trouvaient gai ou farceur mais aucun ne croyait par la suite à son existence réelle. Ainsi se créa une distance entre les gens de passage et le petit garçon que ni lui ni eux n'arrivaient à franchir.

Pourtant, de tous les mystères qui captivaient le petit garçon, celui des gens le fascinait littéralement. Il allait voir souvent le vieux Philon pour qu'il lui explique les gens. Mais mis à part le fait qu'ils lui ressemblaient un peu, en plus grand, il était chaque fois un peu déçu des explications.

-Hem, hem! faisait Philon en se gorgeant de son importance. Les gens... Oui, les gens, eh bien ce sont des animaux qui marchent sur leurs pattes de

derrière, n'ont pas d'ailes et leur tête ainsi haut perchée leur fait prendre toute chose de haut ou de loin si tu préfères. Un peu comme s'ils n'en faisaient pas vraiment partie, des choses veux-je dire! Hem, hem!

-Ont-ils, eux aussi, une forêt et une source et un ami comme toi Philon? demandait le petit garçon, un peu étonné.

-Je pense, hem, oui, je pense bien! rétorquait Philon d'un air rempli de sagesse.

-Sais-tu comment on s'y rend? J'aimerais tant leur faire une visite à mon tour!

-Ooh, j'ai bien vu des chemins mais... Le plus souvent barrés par des buissons de ronces ou envahis par des sous-bois inextricables. Si tu veux mon avis, je ne crois pas qu'ils apprécient les visites! lui asséna le vieil hibou en clignant des yeux.

Un nuage gris repassait alors dans le regard du petit garçon et pleuvait une larme ou deux. La tête basse il allait parfois retrouver son vieux chêne, Ent, et s'asseyait entre ses racines. Les bras entourant ses genoux, le front appuyé dessus, il pouvait rester ainsi des heures à écouter Pipette, la source, qui babillait non loin. C'est elle d'ailleurs qui à la longue, arrivait à le dérider avec ses cabrioles et ses bavardages.

C'est exactement dans ce genre de circonstance que sa vie changea...

C'était une de ces fins de journée où même le petit peuple était rentré qui dans son nid, qui dans son terrier ou sous sa pierre ou parfois sa colline. Soudain,

le petit garçon sentit une présence et releva la tête juste à temps pour apercevoir une forme claire et élancée qui s'approchait.

Si loin des chemins il ne douta pas un instant du caractère peu banal de cette apparition. Sans doute était-ce une fée ou alors une âme de princesse, car son visage si beau était en même temps doux et plein de noblesse. Deux yeux très bleus où passaient par moments des nuées grises, le regardaient, étonnés. Sa chevelure de miel répandait une lumière dorée. Elle s'arrêta. Il n'osait bouger tout en l'admirant et ses yeux à lui, encore embués, faisaient miroiter la longue robe de la Dame. Car à n'en pas douter, c'était une Dame avec un grand D comme il y a des Rois avec un grand R.

Elle pencha la tête sans un mot et lui sourit. Même le vieil Ent en fit craquer son écorce!

Quel sourire! se dit le petit garçon.

Elle s'approcha encore et posa sa longue main blanche sur ses cheveux.

Il la regardait tellement intensément que son désir de dire quelque chose n'arrivait pas à franchir la barrière des mots. Il n'y avait pas de mot adéquat dans sa tête!

Alors il se tut.

Longtemps ils restèrent ainsi à boire chacun le visage de l'autre.

Enfin, elle se détourna en lui faisant un petit signe de la main. Il voulut se lever pour lui faire lui aussi un signe, mais déjà elle était loin. Il la vit encore se retourner une fois et ils se firent un geste d'adieu. Puis elle redevint forme claire, ensuite faible lueur et

enfin il fut à nouveau seul.

Pendant des jours et des jours, il n'eût plus toute sa tête à lui car il la partageait avec l'image de la Dame dont il ne se lassait pas de contempler le souvenir et de se réchauffer à son sourire.

-Qui est-ce? demanda-t-il à Philon qui s'était perché sur la plus basse branche du vieil Ent.

-C'est une Elfe mon petit! Une Reine probablement! Ouf! Rien que d'en parler, j'en ai les plumes qui s'ébouriffent! lui répondit-il.

-Une Elfe a-t-elle aussi une forêt, comme moi? demanda le petit garçon.

-Certainement! On ne peut d'ailleurs imaginer l'une sans l'autre! Encore que l'on rapporte que certaines ont une montagne ou un fleuve, mais à mon avis, ce sont des légendes.

Depuis ce jour, le petit garçon semblait avoir oublié sa tristesse et on pouvait le surprendre souvent à sourire tout seul sans s'adresser fut-ce à une brindille. Son regard, un peu trouble dans ce moments montrait qu'il était tourné vers l'intérieur, vers l'image si douce à sa mémoire.

Il fallut du temps pour qu'il redevienne non pas triste mais manifestement soucieux. Il finit par s'en ouvrir au vieil Ent dans le beau langage des arbres fait de bruissements, de légers grincements ponctués de brefs craquements.

-Ent, dit le petit garçon, mon image devient floue dans

ma mémoire et je n'arrive pas à arrêter cet effacement progressif.

-Ainsi en est-il de tous les souvenirs, petit garçon, dit-il.

-Que faire alors? implora le petit garçon.

-Grave donc son image dans mon écorce, tant qu'il en est encore temps! proposa-t-il.

-Je préfère pas! Rien que l'idée que des gens venant d'une forêt toute noire pleine de chemins barrés, puissent apercevoir cette gravure... Ce serait presque une partie de mon âme aussi qui serait ainsi exposée sans défense.

-Alors je ne peux rien pour toi, petit garçon. Mais demande donc à Pipette si elle n'a pas une idée, fit le chêne d'un bruissement.

-Pipette? mais j'ose à peine penser lui expliquer...

-Mais elle est déjà au courant ce qui d'ailleurs est parfaitement normal pour une source! se moqua un peu Ent.

Alors, le petit garçon alla trouver Pipette, la source d'eau vive née de ses larmes d'autrefois et lui posa, à elle aussi, la question de l'image qui s'efface.

-Oh, mais c'est facile! s'exclama-t-elle. Regarde bien! Et avant qu'il eût pu dire quoi que ce soit pour l'arrêter, sous ses yeux agrandis par l'incompréhension, la source se mit à se tortiller dans son lit, à faire rouler des cailloux, à dévier des filets d'eau pour qu'ils passent par des chemins secondaires. Elle fit tant et si bien que par ses multiples embranchements la source se divisait, tournait et redevenait enfin un seul petit ruisseau roucoulant pour

continuer sa route.

-Je... Je ne comprends pas très bien ce que tu as voulu faire Pipette, fit le petit garçon un peu gêné mais aussi anxieux.

-Comment? s'écria Pipette en roulant encore quelques cailloux. Toi même tu ne la reconnais pas? Regarde mieux! Monte sur cette petite butte dont je jaillis! Le petit garçon grimpa et alors il comprit le beau cadeau de Pipette. Car l'espèce de delta de rus enchevêtrés, de petites pierres, de galets et de mousses, tout cela formait le dessin d'un beau visage, celui de la Dame elfique.

-Oh, oui! Merci Pipette! Comme tu as eu raison et comme tu dessines bien! En plus, il faut vraiment savoir où et quoi regarder!

C'est ainsi que le petit garçon fut rassuré et put continuer à sourire, en aidant sa mémoire. La Dame elfe revint quelques fois et leurs yeux prirent goût à se sourire. Même si c'était rare, même si c'était de loin, même si c'était toujours si bref. Parfois le petit garçon se disait qu'un jour il oserait prendre le chemin de la forêt de la dame pour pouvoir lui rendre ses trop rares visites. Mais jamais il ne partait.

Si vous passez un jour par hasard dans une profonde forêt, et que vous apercevez un petit garçon aux yeux gris et verts qui regarde en fredonnant de dessus une butte, s'écouler une source, surtout ne le dérangez pas. Car il contemple sans doute l'image liquide d'une Reine Elfe. Mais si vous approchez silencieusement,

vous entendrez peut-être les paroles de sa chansonnette:

Quand les yeux se sourient,
Qu'importent les corps et qu'importent les coeurs.
Quand les yeux se sourient,
Un peu au bord du rire, un peu au bord des pleurs.
Quand les yeux se sourient,
Ce sont deux âmes qui se montrent et se touchent.
Quand les yeux se sourient,
Ils disent un langage qui n'a que faire de bouches.
Quand les yeux se sourient,
Il y a dans leur eau comme un sanglot étrange.
Quand les yeux se sourient,
Il y a dans l'air quelque chose des anges.